ESSAI
SUR
LES FÊTES NATIONALES,
ADRESSÉ
A LA CONVENTION NATIONALE;

Par BOISSY D'ANGLAS
REPRÉSENTANT DU PEUPLE, DÉPUTÉ PAR LE DÉPARTEMENT DE L'ARDÈCHE.

DE L'IMPRIMERIE POLYGLOTTE,
RUE DES DEUX PORTES BON-CONSEIL, N° 8.

---

12 Messidor, l'An. II. de la République
Une et Indivisible.

ESSAI

SUR

LES FÊTES NATIONALES.

C'EST une chose bien affligeante, sans doute, que l'on ne puisse arriver au perfectionnement de l'art social, et ne recueillir les plus heureux résultats de la civilisation et des lumières, qu'après avoir parcouru le cercle entier des erreurs de l'esprit humain, et traversé les abîmes les plus profonds de la barbarie et de l'ignorance. Il semble que l'homme ait été doué, dès sa création, de toute la perfection à laquelle il lui soit donné d'atteindre, et qu'il ait été condamné en même tems à s'en éloigner sans cesse, pour n'y revenir que par le secours tardif de l'expérience des siècles.

La nature, en le créant, n'a rien négligé de

ce qui pouvoit assurer son bonheur et son élévation. Elle semble ne l'avoir environné de tous ses ouvrages, que pour les subordonner tous à l'intelligence dont elle l'a enrichi ; elle semble ne l'avoir placé au milieu de l'univers, que pour l'offrir à son admiration, comme le chef-d'œuvre dont elle devoit se glorifier le plus ; et lui, peu sensible à tant de bienfaits, paroît au contraire ne s'être attaché, dans tout ce qu'il a ajouté lui-même à une création aussi sublime, qu'à l'anéantir, ou qu'à la dégrader.

On diroit que l'homme n'a voulu connoître et aprofondir toutes les vues de la nature que pour les contrarier et les combattre. Elle lui a donné pour loi la justice, et il a été presque toujours injuste; pour guide, la raison, et le récit de ses extravagances semble être l'histoire de tous les siècles: elle l'a enrichi de cet instinct secret qui le porte à discerner ce qui est bon de ce qui est mauvais, et il n'a presque jamais préféré ce qui est bon : elle l'a doué de cet amour sacré pour ses semblables, qui forme le plus doux lien de la société, et il a été insensible ou cruel envers eux : elle a gravé dans son ame tous les principes de cette morale simple et pure qui doit être le code immortel des nations et des particuliers, et il les a foulés aux pieds ou mé-

connus : elle a placé dans son cœur le germe et le desir de toutes les vertus qui seules peuvent embellir et perpétuer le rapide éclair de son existence, et il s'est souillé de tous les vices.....

Partout et dans tous les tems il a conspiré contre lui-même. Il a lutté contre son bonheur ; il a cherché loin de lui une félicité pénible et douteuse, et il a constamment dédaigné celle dont la source étoit dans ses propres actions. Il étoit né indépendant et libre, et il n'a cessé de se préparer des chaînes: il étoit environné de peu de besoins, et il s'en est créé une immensité qu'il ne peut satisfaire sans peine ou dont il ne peut s'affranchir sans de violens efforts. Sa carrière étoit parsemée de maux et de biens qui se balançoient les uns les autres et se tenoient dans une sorte d'équilibre; il a diminué la masse des biens et augmenté celle des maux, en ajoutant aux maux phisiques accrus par ses habitudes nouvelles, tous ceux qui naissent de la morale et des loix qu'il s'est données. Enfin il a été presque partout le contraire de ce qu'il devoit être; et quand la nature lui offroit un but heureux et peu distant de lui, il a mieux aimé s'en écarter ou prendre, pour y parvenir, la route la plus éloignée.

Mais à côté de ce contraste, véritablement douloureux à observer, il existe, il faut bien le

dire, des considérations consolantes sur lesquelles l'ame peut se reposer avec quelques douceurs.

La nature a ajouté à tous ses bienfaits envers l'homme celui de lui avoir donné le sentiment et le desir de la perfection et du vrai bonheur, et d'avoir amené par ses combinaisons même et par la succession des choses, des révolutions bienfaisantes qui, en détruisant toutes les institutions vicieuses créées par l'ignorance, par les préjugés et par l'abus des passions humaines, permettent de leur en substituer d'autres inspirées par la seule raison et conformes en tout aux vues simples de la nature : et, quand ces révolutions arrivent dans l'instant où les lumières portées à leur plus haut degré de perfection ne sont pas encore ou ne sont plus obscurcies par les ténèbres de l'erreur, il en doit résulter la possibilité de rétablir l'homme dans la pureté primitive de son être, et de lui restituer les avantages naturels, qu'il s'est attaché à détruire.

Ce moment est celui où nous sommes.

Une grande révolution s'est opérée dans les connoissances humaines et dans les combinaisons politiques du gouvernement d'un grand peuple. Uniquement amenée par les progrès de l'esprit humain, et diamétralement opposée à toutes celles qui l'ont précédée, elle n'a point eu,

pour but unique, d'assurer la puissance de quelques tyrans, ou la supériorité de quelques usurpateurs, mais d'établir la liberté de l'homme: elle s'est attachée aux mœurs non moins qu'à l'organisation réglementaire du gouvernement, aux idées bien plus qu'aux choses; et, agissant à la fois et sur les créations de l'esprit et sur les combinaisons de la politique, elle a dû entraîner dans sa course tout ce qui existoit avant elle pour lui substituer un ordre absolument nouveau dans toutes ses parties.

Quel doit donc en être l'objet et le résultat?

C'est d'embrasser dans son ensemble et d'effectuer la régénération complette et durable de l'espèce humaine et non de réparer momentanément quelques abus particuliers; c'est de ramener l'homme à la pureté et à la simplicité de sa nature par la connoissance et l'exercice de ses droits; c'est de le porter à toute la hauteur à la quelle il lu est donné d'atteindre, en facilitant le développement de toutes les facultés de son ame; c'est d'anéantir pour cela tout ce qu'il avoit créé lui-même et qui dégradoit, dans sa personne, la plus belle portion de l'univers; c'est enfin de briser pour jamais toutes les chaînes qui l'opprimoient et le rendoient esclave, quel que soit celui qui les ait forgées et de quelque nom pompeux que l'on ose les décorer encore.

Il faut faire pour l'espèce humaine, ce que J. J. Rousseau a fait pour l'enfance, l'affranchir des liens homicides dont elle étoit environnée, et la restituer à l'influence et aux lois de la nature plus sage qu'elle.

Mais pour remplir un si saint devoir, ce n'est pas seulement le secours de l'autorité qu'il faut invoquer : car son action n'est souvent que passagère, car le développement du systême qu'elle embrasse ainsi que la direction de sa marche, sont subordonnés à la politique et aux vicissitudes de ses principes, car souvent son pouvoir est insuffisant, et elle est forcée de s'arrêter devant l'immensité des obstacles qui s'accumulent devant elle. Et d'ailleurs, qui pourroit se flatter de la diriger continuellement vers un but raisonnable et moral, d'empêcher qu'elle ne fût plus d'une fois dominée par de fausses vues, ou ne devînt, entre les mains des hommes, un moyen d'oppression et de tyrannie? Il est une autre puissance dont l'ascendant est plus certain et l'effet plus irrésistible, c'est l'opinion; c'est elle qui doit régir l'univers, et completter toutes les révolutions politiques, mais c'est elle aussi qu'il faut éclairer en rassemblant autour d'elle toutes les lumières de l'esprit et tous les moyens qui peuvent

aggrandir le cercle de l'enseignement qui les développe.

Les lumières seules ont une influence constante et durable, et c'est uniquement d'elles que l'on peut attendre la régénération du monde moral et l'amélioration de l'espèce humaine.

C'est donc en instruisant l'homme, que vous le renouvellerez, pour ainsi dire, d'une manière absolue et complette; c'est en épurant sa raison et ses mœurs, c'est en lui faisant connoître l'influence et les dangers de ses passions et en lui enseignant à les diriger vers le bien, que vous le ramenerez à la simplicité primitive dont la nature l'avoit doté, et qu'il n'a perdue que par l'ignorance ou par l'abus du faux savoir.

Mais si vous voulez que sa régénération soit durable; si vous voulez qu'il ne courre pas d'erreurs en erreurs, d'inconséquence en inconséquence; si vous voulez qu'il ne s'égare point dans la route que vous lui tracerez; si vous voulez qu'après être parvenu au plus haut point de la civilisation et des connoissances humaines, il ne soit pas précipité de nouveau vers le dernier terme de la barbarie où il étoit arrêté naguère, il faut parler à son ame et à son cœur non moins qu'à son esprit et qu'à sa raison; il faut éclairer et former l'un et l'autre par

des institutions politiques et morales qui l'identifient avec la supériorité que vous voulez qu'il conserve après l'avoir acquise, et qui fassent qu'il soit impossible de le changer sans le détruire, de le modifier sans l'anéantir.

Les institutions deviennent avec le tems la seule puissance des empires. Les lois appartiennent aux législateurs; les institutions appartiennent aux peuples et bientôt même ce sont les peuples qui appartiennent aux institutions dont l'influence a sa source dans les affections les plus douces et les plus puissantes et dans l'ascendant de cette autre nature, l'habitude. Ainsi le tems qui abroge les lois, qui du moins en affoiblit les ressorts, donne au contraire, plus de force aux institutions publiques, en les environnant, d'âge en âge, de tout ce que la vénération, qui s'attache aux choses anciennes, peut obtenir d'influence et de pouvoir; et par elles, il fixe et maintient les principes sur lesquels reposent la morale et la législation qui doit en être l'expression sacrée.

Les dépositaires, quels qu'ils soyent, d'une autorité légitime ou usurpée, changent les lois, quand eux-mêmes changent de résolution ou de principes. Les seules institutions sont indépendantes des vicissitudes politiques et surnagent au dessus de tous les changemens qui arrivent

dans les gouvernemens et dans les lois : il faut des révolutions complettes et absolues pour les renverser ; mais elles sont elles-mêmes un moyen pour empêcher que ces révolutions n'arrivent, et sont ainsi leur propre sauve-garde.

Les conquérans qui asservissent un peuple quelconque lui donnent des lois nouvelles et il s'y soumet sans murmurer, quoiqu'elles soient contraires à celles qui l'avoient gouverné jusqu'alors; mais, si ce peuple a des institutions et des mœurs publiques, le conquérant ne peut les détruire : il est forcé de les respecter, et souvent il les adopte lui-même, comme le firent les Tartares de l'Asie qui semblèrent n'avoir conquis la Chine, que pour devenir eux-mêmes Chinois.

Il faut donc, en empruntant le secours des institutions publiques, identifier tellement les lois et les peuples, que l'on ne puisse les séparer pour les combattre et les vaincre : il faut imprimer aux nations, par elles, une forme qui ne change point quelles que soient les vicissitudes de leur gouvernement, et une phisionomie dont le temps lui-même ne puisse altérer les traits, mais qui se retrouve et se reconnoisse, si je puis parler ainsi, jusques sous les rides de leur vieillesse.

C'est par la seule puissance des institutions que l'on peut perpétuer les peuples au-delà même

de leur dissolution et du temps marqué pour leur mort. Regardez les juifs; ils existent encore, et cependant ils n'ont plus aucun territoire, aucune autorité politique; et cependant, depuis plusieurs milliers d'années, ils sont dispersés sur la terre, voués à l'opprobre et à toutes les persécutions de l'humanité et de l'intolérance : mais ils ont eu des institutions et des mœurs, et ces institutions vivent toujours; et avec elles et par elles leur véritable caractère national.

Leurs lois politiques ont péri; leur gouvernement a cessé d'être; leur territoire a été la proie de tous les tyrans qui se sont disputé le monde; eux-mêmes ont été menés en esclavage sur des rivages éloignés, dispersés ensuite sur tous les points de la terre et condamnés partout à cette humiliation avilissante, qui flétrit l'ame et anéantit le courage : mais leurs institutions, leurs fêtes, leurs mœurs, leurs préjugés, leurs dogmes, leurs vices nationaux même ont été indestructibles, et attestent, encore aujourd'hui, l'impuissance de leurs vainqueurs : ils ne forment pas seulement une religion, mais un peuple; ils n'offrent pas le simple tableau de quelques familles isolées, unies entr'elles par les seuls liens des opinions religieuses, mais d'une nation toute entière qui a ses loix, ses usages, ses principes particuliers, sa politique, ses cérémonies, ses fêtes et jusqu'à sa langue naturelle.

Et à quoi pensez-vous que les juifs ayent dû cette éternité d'existence? à leurs lois civiles? Non: elles étoient incomplettes et souvent injustes. A la sagesse de leur gouvernement? Il n'a duré quelques instans que pour changer continuellement de forme et de mode; il a été successivement et en peu d'années, théocratique, aristocratique, démocratique et monarchique; il a été livré à l'ambition et au pouvoir des prêtres, aux crimes des rois, à la haine et à l'influence des peuples voisins, et il a péri par ses propres vices.

Mais le génie de leur législateur sut placer dans leur organisation sociale, un principe de vie qui devoit la maintenir et la défendre contre toutes les vicissitudes politiques et morales. Il leur donna des institutions et avec elles un caractère public; il leur donna des mœurs nationales; il embellit leur législation de tout le charme des cérémonies et des fêtes; il plaça dans la religion, qu'il créa pour eux, tous les dogmes qui pouvoient les unir les uns aux autres par les liens de la fraternité la plus douce, et, en les isolant des autres nations, les empêcher d'être envahis par elles: et, tandis que dix articles, parmi lesquels il en est d'insignifians et d'inutiles, lui suffirent pour énoncer toutes les conditions de leur pacte social, il employa un livre entier à ordonner dans le plus grand détail

leurs cérémonies, leurs fêtes publiques, leurs rites religieux, tout ce qui, en un mot, pouvoit rendre indestructibles les sentimens qui devoient les unir et leur imprimer cette phisionomie particulière qui, même aujourd'hui, leur est exclusivement propre et vous frappe au premier coup-d'œil.

Mais parmi ces institutions dont l'ensemble, comme je l'ai dit, doit si non former, du moins fixer le vrai caractère des peuples et en perpétuer la durée, il faut placer au premier rang, sans doute, les fêtes nationales et les jeux publics, qui lors même que l'on ne pourroit les considérer que comme le luxe des nations et la parure de la liberté, n'en devroient pas moins occuper une grande place dans des institutions créées pour elles; mais qui, examinées sous leur véritable point de vue, doivent vous paroître le complément de ces mêmes institutions auxquelles elles se rattachent et se réunissent.

Rousseau, dont j'ai déjà parlé; Rousseau, qu'on ne peut citer trop souvent, lorsqu'il s'agit de l'organisation des peuples et de l'épuration des mœurs; Rousseau, qui a fait sur les habitudes morales et privées, la révolution que vous devez faire sur les habitudes politiques et nationales, n'a fait aimer ses préceptes et ses lois qu'en les revêtissant de tout ce qui peut agir sur l'ame et émouvoir le

cœur; et c'est ainsi qu'il a persuadé aux femmes l'accomplissement de tous les devoirs que la nature avoit réclamés d'elles bien avant lui, et que d'autres écrivains leur avoient déjà prescrits comme lui ; mais avec moins de charmes, et conséquemment avec moins de succès.

Il faut en user de même avec les peuples ; car les peuples sont, comme les femmes, disposés à ne céder qu'à ceux qui les émeuvent, et qui leur plaisent.

C'est par l'émotion et par le plaisir qu'on peut les diriger le plus efficacement, et ces deux mobiles sont dans vos mains. Ils sont dans les institutions nationales, que vous êtes appellés à créer, et c'est à vous à les embellir de tout ce qui peut parler à l'ame par les sens, plaire à l'esprit en touchant le cœur, et donner de l'action et de la vie aux préceptes sacrés de la morale. Les institutions publiques doivent former la véritable éducation des peuples ; mais cette éducation ne peut être profitable, qu'autant qu'elles seront environnées de cérémonies et de fêtes, ou plutôt, qu'autant qu'elles ne seront elles-mêmes que des fêtes et des cérémonies.

Sous le règne des tyrans, la pompe, la variété des jeux publics, les richesses du génie et les illusions enchanteresses de cette imagina-

tion créatrice, qui sait tout animer, et tout embellir, ne sont guères qu'un moyen d'arracher au sentiment de leur esclavage, ou à celui de leurs remords, ceux que *le despotisme*, comme l'a dit VAUVENARGUES, *avilit au point de s'en faire aimer*, et qui languissent sous son oppression, au sein des vices qu'il fait naître. Mais sous l'empire saint de la liberté que vous avez si glorieusement conquise, les fêtes et les jeux publics doivent être dirigés vers un but utile : ils doivent accoutumer de bonne heure les hommes, par la jouissance des plaisirs communs, à faire participer les autres à leur félicité, et à confondre toutes leurs affections et tous leurs sentimens dans le sentiment général, l'amour de la patrie, qui n'est autre chose que l'attachement que chacun a pour tous, et la reconnoissance qu'il éprouve de celui que tous ont pour lui.

Le despotisme tue la vertu. Il supporte, à la vérité, les vertus domestiques et privées qu'il ne redoute guères : il paroît même les respecter, lorsqu'il daigne les appercevoir ; et, s'il les combat, ce n'est qu'indirectement, et en les laissant humilier par le vice, ou ridiculiser par l'immoralité : mais il fait la guerre avec constance à toutes les vertus publiques, sans l'anéantissement desquelles il ne peut subsister lui-même :

il faut qu'il les comprime, ou qu'il périsse ; il le sait bien, et il n'a garde de laisser se former des institutions qui peuvent amener sa chûte, en faisant naître des vertus qui sont ses ennemies naturelles. Mais la liberté qui n'est fondée que sur les vertus publiques ; la liberté que les vertus privées rendent aimable, et que les vertus publiques seules peuvent défendre ; la liberté ne peut manquer d'exciter, par toutes les institutions qu'elle fait naître, les vertus qui combattent pour elles comme celles, qui la font aimer.

Un gouvernement qui reconnoît les droits de tous, et qui est fondé sur la première de toutes les vertus, la justice, comme sur le plus doux de tous les sentimens, la fraternité, doit faire retrouver dans tout ce qu'il crée, ce qui peut rappeller le plus efficacement les hommes au charme de la fraternité, et au devoir de la justice.

Il doit rapprocher les citoyens dans leurs plaisirs, pour qu'ils s'en aiment davantage, et qu'ils s'accoutument à se rapprocher aussi dans leurs peines, afin de les soulager mutuellement.

Il doit les unir dans des jouissances communes pour qu'ils s'accoutument à sentir qu'il n'y a de vrai bien que celui qu'on partage, et de bonheur

que celui qui peut être également goûté par tous.

Les Jeux publics, ainsi que je l'ai dit ailleurs des arts, attachent, par les douces jouissances de l'esprit et du cœur, les hommes sensibles au sol qui les a vu naître, en même temps qu'ils les unissent de plus en plus les uns aux autres; ils donnent ainsi plus de profondeur et d'activité à cet amour sacré de la patrie qui se compose de tant de sentimens divers, qui n'existe pas ou est comprimé sous le despotisme, mais qui est la première vertu des Républicains.

Ils offrent, par l'éclat qu'ils répandent sur les belles actions qu'ils consacrent, de justes sujets d'émulation, comme de glorieuses récompenses; et, en unissant tous les citoyens par le sentiment de la reconnoissance due à ceux qui ont bien mérité de la Patrie, ils les unissent aussi par le desir d'imiter un jour ce qu'ils admirent.

Enfin, les Fêtes nationales mettent l'enseignement en action, et donnent, comme je l'ai déjà dit, du mouvement et de la vie aux préceptes sacrés de la morale : elles élèvent et aggrandissent la carrière de l'imagination et de l'esprit : elles développent cet amour ardent des grandes choses, que la nature a placé dans le

cœur

cœur de tous les hommes, mais qu'il faut arracher, par l'instruction, aux faux principes qui le changent et le dénaturent, et elles dirigent vers un but louable cet esprit d'imitation qui est trop souvent celui de la multitude; elles parlent à l'ame le langage qu'elle entend le mieux, celui des sensations et des images, et elles savent rassembler en un seul des mots de cette langue muette, et toutefois la plus expressive de toutes, ce qui dans une élocution moins rapide perdroit nécessairement tout son effet.

Mais c'est principalement aux Fêtes nationales, aux cérémonies, aux jeux publics qu'il faut appliquer ce que j'ai dit de l'effet du tems sur toutes les institutions en général. L'imagination et le génie doivent en diriger la création ; et c'est le tems seul qui les consolide et les achève ; c'est lui qui leur imprime ce caractère auguste et sacré qui les rend, tout à la fois, si respectables et si chers.

Les Fêtes nationales s'appuyent bientôt sur tout ce que l'habitude a de force ; elles parlent à l'ame par les souvenirs, et au cœur par le sentiment même des émotions qui ne sont plus; elles s'embellissent des sensations qui leur sont étrangères, comme de celles qui leur sont propres, et s'associent à tout le charme des premières impressions, lors même que celles-ci

se sont évanouies. Les plaisirs de l'enfance et de la jeunesse, les premières pensées de l'ame se réfléchissent pendant toute la vie sur les cérémonies publiques et sur les fêtes aux quelles elles se sont autrefois mêlées, et le cœur y jouit, à la fois, du passé comme du présent : ainsi les exemples qu'elles offrent, les préceptes qu'elles consacrent ne se reproduisent qu'environnés de ces mêmes impressions si douces et si puissantes, et semblent s'en approprier toute l'influence.

Il est dans les souvenirs un enchaînement irrésistible qui fait qu'ils se prêtent les uns aux autres, toute leur magie et tous leurs prestiges. Voyez l'homme vertueux et libre qui, né dans les montagnes de l'Helvétie, a senti son ame palpiter d'amour et de volupté, dans le temps même où son oreille étoit frappée des doux accens d'une musique champêtre et simple ; il n'entend jamais répéter les mêmes sons, sans que le bonheur des tendres illusions de sa jeunesse ne se représente à son ame attendrie, sans que le souvenir des momens délicieux, où ces accords frappoient aussi son ame si puissamment émue par d'autres causes, ne vienne subjuguer toutes les facultés de son être, en le transportant, pour ainsi dire, au tems même où ces sensations dominoient si impérieusement son cœur.

L'influence des fêtes et des cérémonies est donc fortifiée de toutes celles des souvenirs qui peuvent s'y associer : aussi le législateur, qui les crée, doit-il en calculer l'effet moins d'après ce qu'il les fait lui-même, que d'après ce qu'il doit penser que les siècles en pourront faire.

Il aimera, toute sa vie, la vertu et les actions éclatantes et généreuses récompensées dans les solemnités nationales ; le jeune homme ardent et sensible, qui aura vu, pendant ces fêtes, son ame s'ouvrir pour la première fois aux plus doux sentimens de la nature, aux plus douces émotions du cœur : il n'assistera jamais à la même fête, sans que les mêmes émotions qu'il a éprouvées, ne viennent les embellir de nouveau, en se reproduisant en lui par le souvenir.

Ainsi les fêtes nationales auront pour parure les plus heureuses sensations de l'ame ; ainsi en rappellant aux hommes les premières émotions de l'enfance, c'est-à-dire celles qui sont les plus pures, celles qui sont accompagnées de l'innocence, de la naïveté, de la confiance et de la bonne foi, elles contribueront à adoucir et à perfectionner les mœurs des peuples et à donner aux nations cette sensibilité morale, qui doit exister parmi elles, et se retrouver dans leurs actions comme dans celles des particuliers.

C'est ce prestige des anciens souvenirs, c'est cette puissance des anciennes impressions, c'est ce tendre respect qui s'imprime sur les choses qui existoient long-tems avant nous, et dont le récit a intéressé nos premiers instans et dominé sur nos premières pensées, qui ont changé toutes les institutions antiques en des institutions divines, et fait croire aux hommes, qu'il n'y avoit que l'être suprême qui pût avoir ordonné des pratiques, dont la mémoire inspiroit une émotion si puissante, et se reproduisoit avec tant de douceur dans tous les instans de la vie.

Il y a quelque chose de surnaturel, en effet, dans la manière dont nos facultés sont frappées par nos premières sensations : ce qui charma l'enfance, semble être une émanation du ciel même. Avide de connoître et de sentir, l'ame qui s'ouvre, pour la première fois, à la contemplation et aux sentimens des objets qui l'environnent, les orne de toutes les illusions qui font le bonheur ; elle ne voit rien que d'aimable dans tout ce qui la frappe alors ; et les impressions qu'elle reçoit ne se présentent jamais à elle, qu'environnées de tout ce qui les avoit rendues si profondes et si douces.

Ainsi les institutions publiques transmises d'âge en âge, et toujours offertes aux premiers regards de la jeunesse, et toujours embellies dans

chaque génération par le prisme de cet heureux âge, finissent par ne se montrer que comme des institutions sur-humaines, et par obtenir un culte. Elles avoient été créées d'après les mœurs des peuples ; elles asservissent alors les peuples même à leur autorité. Elles n'empruntent plus leur caractère de celui des peuples, mais elles forcent les peuples à recevoir ou à conserver le leur, et elles exercent un empire sur eux, auquel ils ne peuvent se soustraire sans une de ces révolutions qui changent la face du globe.

Ainsi, Législateurs de la France, vous qui, après avoir assuré par des lois la liberté que vous lui avez donnée, voulez former des institutions qui soient la sauve-garde de ces lois, et qui les suppléent même lorsqu'elles pourront s'affoiblir ; vous qui avez pensé que sans les mœurs publiques, dont les mœurs privées sont le résultat le plus sûr, comme l'appui le plus ferme, il ne pouvoit y avoir de véritable liberté ; vous qui voulez embellir votre législation de toute la volupté des fêtes, et de tout l'éclat des cérémonies, afin de conduire d'âge en âge le peuple que vous instituez, au bonheur par l'amusement, et à la vertu par le plaisir, songez que rien de ce que vous allez créer, ne sera indifférent pour lui ; songez que le tems rendra

religieux et sacrés vos institutions et nos usages ; que ce qui peut vous paroître aujourd'hui peu important, s'embellissant de siècle en siècle, de toute la vénération des peuples, et de tout le charme d'une longue habitude, sera la religion de la postérité.

Vos institutions, Législateurs, ne seront pendant votre vie que des institutions d'hommes, et vous pouvez encore les modifier selon votre gré : mais quand vous ne serez plus, ce sera des institutions divines, et le tems ne pourra plus les détruire;

Ainsi l'argile se façonne au gré du potier; mais lorsqu'il a acquis la dureté qui lui est propre, il ne peut changer de forme qu'en se brisant en éclats....

J'avois écrit ces réflexions et beaucoup d'autres qui en résultent, lorsque j'ai entendu le discours de Robespierre sur le rapport des idées religieuses et morales avec les principes républicains. J'aurois pu, sans doute, en demeurer là; car il ne semble pas que l'on puisse rien ajouter aux principes de cette morale, bienfaisante et sainte, qui y sont développés avec tant de charmes, et qu'un homme de bien ne rencontre jamais sans les adorer, sans les bénir : mais dans le décret proposé par le comité, et adopté par la convention, on s'attache à

offrir des bases pour les institutions publiques, bien plus qu'à en tracer l'organisation définitive et complette, et il peut être encore, sinon nécessaire, du moins utile, de s'occuper des mêmes objets; d'ailleurs, il est une remarque précieuse à faire, et à laquelle je puis d'autant moins me refuser, qu'elle appuye ce que j'ai dit plus haut, c'est que les orateurs ne sont jamais plus éloquens, les hommes d'état plus politiques, que lorsqu'ils reproduisent les idées qui s'offrirent les premières à la raison et à l'esprit. Il semble qu'ils s'expriment alors dans la véritable langue de la nature, et que l'univers entier les entende et leur applaudisse. Robespierre parlant de l'Être suprême au peuple le plus éclairé du monde, me rapelloit Orphée enseignant aux hommes les premiers principes de la civilisation et de la morale, et j'éprouvois un plaisir inconcevable, en songeant que, soit que l'on fixe les premiers fondemens du pacte social chez un peuple ignorant, et pour ainsi dire sauvage, soit que l'on trace à la nation, la plus policée de la terre, les résultats de toutes les meditations politiques, aux quelles l'esprit humain ait pu se livrer, c'est toujours des mêmes idées qu'il faut emprunter le secours, et j'en concluois une nouvelle preuve de la justesse de ces idées.......

Je n'ai pas dit, et je ne saurois dire que les fêtes et les cérémonies publiques, ni que les autres institutions sociales ayent suffi pour fonder les mœurs des nations, et pour leur donner un caractère particulier: il auroit fallu pour cela, que les peuples se fussent organisés en un seul jour et fussent sortis, en grande masse, du sein des forêts et de la terre, investis de toute la force qu'ils devoient acquérir par la suite, et environnés de tout l'éclat de la grandeur, à la quelle ils devoient atteindre. Il auroit fallu que leurs législateurs eussent pu mesurer d'avance toute la carrière qu'ils devoient leur ouvrir, et déterminer le cercle de puissance et de gloire qu'ils devoient leur tracer. Il auroit fallu, qu'avant d'ordonner toutes les institutions qui devoient completter leur éducation sociale, et qu'après avoir conçu tout l'ensemble d'un tel plan, ils eussent pu s'assurer qu'aucune révolution phisique, politique ou morale, ou opérée par quelque grande découverte dans la philosophie, dans les sciences, ou dans les arts ne dérangeroit pas leurs combinaisons.

Mais les peuples se sont formés lentement et d'une manière successive: ils ont eu, comme l'homme, le tems de leur foiblesse et de leur enfance, celui de leur accroissement et du

développement de leurs forces, et enfin celui de leur maturité; ils sont nés avec un caractère plus ou moins prononcé, mais toujours à eux. La nature semble les avoir créés, comme les hommes, avec des dispositions plus ou moins actives, pour telle ou telle manière d'exister; et leurs instituteurs, quand ils ont été sages, ont dû consulter ces dispositions, les fortifier et les diriger, et non pas les contrarier ou les combattre.

La suite de leur éducation politique et morale a été successivement confiée, et presque entièrement par le hazard, ou si l'on veut, par la providence, à divers hommes qui se sont élevés de tems en tems au milieu d'eux, lesquels en étudiant leur situation actuelle, le développement déjà donné à leurs dispositions primitives, celui de leur caractère, leurs vertus habituelles et leurs vices même, ont dû continuer à diriger leur marche, vers le but le plus propre à assurer leur bonheur et leur prospérité, mais en les forçant de s'écarter, le moins possible, de la route qu'ils avoient suivie jusqu'alors.

Dans cette succession d'enseignement et d'éducation, les institutions politiques et sur-tout les cérémonies et les fêtes ont été un moyen précieux de perfectionnement et d'instruction; elles ont été d'abord appropriées au caractère des

peuples, et elles s'en sont ensuite emparé pour le réfléchir et le reproduire, avec elles, sur les siècles qui devoient suivre, mais d'une manière plus épurée et plus digne d'être consacrée et maintenue.

L'éducation civile ne change pas l'homme; elle le perfectionne; elle sert à développer en lui les qualités qu'il a reçues de la nature: de même, les institutions publiques ne changent pas les peuples, mais elles améliorent leurs affections et donnent à leurs vertus une attitude plus constante et plus ferme.

Les anciens peuples, dont nous étudions l'histoire, pour nous éclairer par les monumens de leur sagesse, sont la preuve de ce que je viens de dire; ils ont toujours porté leur caractère primitif et leurs mœurs naturelles dans leurs jeux publics, dans leurs fêtes et dans leurs autres institutions, et ils y ont trouvé en même tems des moyens habituels et journaliers de conserver, en l'épurant et en le perfectionnant, ce caractère qui leur étoit propre.

Il a existé une réaction continuelle entre les peuples et leurs institutions, qui les a maintenus pendant un tems plus ou moins long dans la direction qu'ils avoient acquise; et, plus ces institutions

ont été appropriées à leurs mœurs et fortement prononcées, plus ces mœurs ont été austères et pures; plus aussi cette réaction a-t-elle été forte, et les peuples ont-ils conservé, sans altération, la phisionomie qui leur appartenoit.

La durée des empires, comme la prospérité des peuples et la gloire des nations, dépend donc, non seulement de la sagesse de leurs institutions publiques, mais encore du rapport qui existe entr'elles et les mœurs de ceux qui les conservent.

Les Romains, dont la guerre étoit le métier, et qui naquirent conquérans comme d'autres peuples naissent agricoles et industrieux; les Romains avoient des combats pour spectacles, et des luttes à mort pour délassemens; leurs fêtes publiques dirigeoient toutes leurs sensations vers cette ardeur des conquêtes, qui les rendit les dominateurs de l'univers, et sans laquelle ils auroient cessé d'exister dès le premier jour de leur vie politique; leurs jeux, même dans le temps où les arts et le luxe vinrent, avec les richesses de l'Asie, adoucir, ou si l'on veut, corrompre leurs mœurs, étoient, au milieu de la paix, une perpétuelle image de la guerre, et ils n'en sortoient qu'enflammés de plus en plus du desir de combattre et de vaincre : mais ils avoient besoin de conserver ce caractère dominateur et conquérant, d'abord pour fonder leur empire

et établir leur puissance en asservissant leurs voisins; ensuite pour empêcher qu'eux-mêmes ne conspirassent contre leur propre existence, en s'agitant dans leur enceinte, de manière à en détruire le principe.

Un peuple, né pour être guerrier, est condamné à l'être toujours, sans quoi il expire bientôt dans des convulsions intestines. Façonnez-le par des institutions et par des lois aux vertus paisibles et douces, vous le livrez sans défense au devant de ses ennemis, accoutumés à le combattre, ou vous le forcez de périr déchiré par ses propres mains. Les Romains tombèrent dès qu'ils ne virent plus parmi les peuples de la terre aucun ennemi digne d'eux, et la liberté fut anéantie à Rome, quand Rome n'eut plus de conquêtes à faire ou n'en eut plus que d'éloignées, dont la gloire la touchoit peu, et que quelques-uns de ses citoyens sentirent, qu'il leur étoit plus aisé et plus utile de dominer sur elle, que d'aller faire la guerre, en son nom, à des nations à peine connues.

Le goût aimable et délicat des Grecs les portoit vers les plaisirs de l'esprit et du cœur, et vers l'enthousiasme des grands talens. Leur ame sensible étoit ouverte à toutes les émotions qui peuvent l'attendrir et l'épurer; leur imagination, développée par l'aspect de tous les contrastes dont

la nature, en sa variété, avoit embelli leurs climats, étoit riche, active et mobile, et devoit se reproduire dans toutes leurs institutions. Ils avoient créé une religion brillante, où tout étoit animé et en action; ils l'avoient composée de tous les dogmes qui peuvent donner et prometttre le plaisir et le bonheur; ils l'avoient ornée de toutes les cérémonies qui frappent les sens pour émouvoir l'ame, des fictions les plus riantes, des illusions les plus douces; et leurs institutions politiques et religieuses, en se prêtant un mutuel secours, au lieu de se combattre, comme chez toutes les nations modernes, se dirigeoient vers le même but et savoient l'atteindre, en formant des hommes susceptibles d'être animés par l'amour des grandes choses, par le sentiment des plaisirs aimables, par l'attrait de la gloire, par la raison et par la volupté.

Les Egyptiens, dont les Grecs avoient emprunté les idées premières de leur mithologie et de leurs opinions religieuses, mais en les appropriant à leur caractère et à leur esprit, et en les modifiant par l'influence de leur climat et de leur sol, de leurs habitudes politiques et sociales, de leur position phisique; les Egytiens, dis-je, avoient donné à leurs fêtes et à leurs cérémonies un caractère

philosophique et moral, dont aucune nation du monde n'a jamais retracé le modèle.

Leurs temples, leurs places publiques, leurs édifices religieux et civils, étoient des livres où les citoyens lisoient, dès leur enfance, tout ce qui peut préparer le bonheur par l'instruction et le savoir, et reculer, par l'enseignement, les bornes de l'entendement humain.

Léurs fêtes avoient toutes un but philosophique et moral; elles étoient toutes consacrées à graver dans la mémoire des hommes, et à mettre en action les grandes vérités qu'il leur importe le plus de connoître. Les phénomènes de la nature, les découvertes de l'astronomie, les secrets de l'agriculture et des arts, les préceptes sacrés des sciences économiques étoient, sans cesse, présentés à l'esprit et à la raison dans les plus brillantes cérémonies, ou retracés avec magnificence dans tous les lieux où les regards du peuple pouvoient s'arrêter, mais toujours revêtus de tout ce que l'imagination et le génie savoient y ajouter de charmes.

L'allégorie, cette science aimable, créée dans l'orient et reportée chez eux pour y être appliquée à embellir la vérité, s'attachoit à tout et paroit de toutes ses richesses, tout ce qu'il falloit enseigner, tout ce dont il falloit perpétuer, et faire aimer le souvenir.

Leurs fêtes, leurs institutions avoient donc pour objet l'enseignement, comme celles des Grecs l'émotion.

Ici, on avoit voulu parler à la méditation et à l'esprit; là, exciter l'enthousiasme et la sensibilité: les murs de Memphis étoient des livres élémentaires, comme les bosquets d'Idalie des aziles pour l'amour et pour le plaisir, comme l'isthme de Corinthe un théâtre pour le génie et pour la gloire.

Mais cette différence n'étoit pas le seul effet du hasard; elle avoit sa source dans la nature de ces deux peuples et dans leur situation respective.

Les Grecs avoient eu besoin, pour conserver leur existence politique, de tout ce qui peut accroître promptement les forces et la puissance de l'homme, et leurs institutions étoient créées pour exciter cet enthousiasme qui l'élève au-dessus de lui-même, et le porte, par le sentiment et le desir de la gloire, à surmonter tous les obstacles et à triompher de tous les dangers.

Les variations de leurs climats, la variété des sites de leur territoire, ce rapprochement continuel et successif des plus beaux jours de la nature et de ceux livrés aux ouragans et aux tempêtes, cette opposition, par tout si fréquente, des montagnes arides et des riantes vallées, entre-

tenoient dans l'ame des Grecs une sensibilité mobile et rapide, qui leur rendoit nécessaire les plus vives et les plus promptes émotions, et donnoient à leur caractère cette impétuosité et cette grandeur, dont il étoit impossible que leurs institutions publiques ne s'emparassent pas, pour le diriger vers un but avantageux et commun.

La monotonie et la périodicité régulière des grands phénomènes de la nature, l'uniformité de leurs immenses plaines et de leurs saisons, l'étonnante fertilité de leur sol, la situation de leur territoire, garanti de l'invasion des autres peuples par deux mers, les déserts arides et brûlans de la Lybie, ou par ces montagnes inaccessibles, dans le sein desquelles le Nil a, si long-tems, dérobé son origine, donnoient aux Eygptiens plus de lenteur et de gravité dans leurs conceptions, plus de profondeur dans leurs vues. Leur caractère étoit essentiellement calme et réfléchi, leurs affections paisibles et douces, leur imagination constante et réglée : leurs institutions publiques devoient donc être inspirées par la sagesse et par la raison, comme environnées de tous les résultats de la méditation et de l'étude.

Il ne s'agissoit point, pour perpétuer et pour accroître leur puissance, d'exciter parmi eux cet enthousiasme qui crée subitement de grandes choses,

mais qui souvent n'en surveille pas la conservation ; dont les explosions sont des élans rapides, mais suivis presque toujours par des instans de repos. Il falloit au contraire les accoutumer à cette persévérance dans les mêmes vues, à cette continuité des mêmes idées, qui conduisent, par le tems à la perfection, et par la constance de l'application et du travail, aux produits les plus simples et les plus faciles.

Ils avoient besoin de naturaliser parmi eux, moins cette imagination vive et brillante, qui fut l'appanage des Grecs, et qui, s'associant aux opérations du génie, s'attache à en multiplier les créations, que ce calme de la raison, qui sait jouir de ce qui existe, en l'accroissant tous les jours par un travail habituel et soutenu de cette prudence qui, loin de se dégoûter de l'uniformité, se plaît à se retrouver souvent dans des situations semblables, afin de profiter, chaque fois, des lumières précédemment acquises par l'expérience et par l'étude.

La gloire et le plaisir étoient placés, par la main du génie, à côté de toutes les institutions Grecques, et devenoient l'ame et le mobile de leurs affections et de leurs sentimens.

La sagesse tranquille, mais austère, sembloit présider à toutes celles des Egyptiens, et les con-

sacrer à donner aux hommes le bonheur par la vertu.

Ces institutions empruntoient ainsi leur esprit de celui des peuples auxquels elles appartenoient; et, aulieu de les détourner du but qui leur étoit assigné par la nature même des choses, elles les y dirigeoient constamment, comme l'éducation bien entendue des hommes, loin de chercher à leur donner un caractère qu'ils n'ont point, s'attache à connoître leurs dispositions naturelles et à les appliquer aux objets pour lesquels ils semblent les plus propres, ou qui sont plus nécessaires au genre de vie qu'ils doivent embrasser un jour.

A Memphis et à Thèbes l'agriculture et l'astronomie étoient le premier objet de cette instruction publique, qui résulte des jeux et des fêtes : et la philosophie et la morale, compagnes et parure des sciences et des travaux champêtres, s'attachoient à toutes les institutions dont ces deux cités étoient le centre.

Dans l'Attique et dans le Péloponèse, au contraire, les arts, enfans de l'imagination et du génie, étoient invoqués au nom des peuples, et les grandes actions récompensées en leur présence.

Ainsi, cette nation agricole par sa nature, mais dont les travaux et les succès dans l'agriculture dépendoient, plus que chez tout autre peuple, de

ses connoissances en astronomie, rendoit usuels, pour ainsi dire, les préceptes de cette science sublime en les gravant dans toutes les ames, par l'influence des cérémonies et des fêtes, par le charme des images, par le pouvoir de la méditation.

Ainsi cette autre nation qui, forcée de disputer sa liberté aux tyrans de l'Asie, sa subsistance à l'inclémence des saisons, les jouissances de son luxe à la foiblesse de ses ressources, avoit besoin de ces élans surnaturels, mais instantanés, qui enfantent des miracles et qui font naître des héros, se dirigeoit dans ses institutions publiques vers tout ce qui peut élever l'ame et donner une activité nouvelle, comme un accroissement plus subit à sa force et à sa puissance, en agissant sur ses facultés par le secours de l'imagination qui crée les arts, et de l'enthousiasme qui les accompagne et les excite.

La religion des anciens fut donc toujours politique et nationale, puisque les institutions, qui en émanoient, se confondirent sans cesse avec celles qui n'appartenoient qu'à l'ordre civil.

Parmi nous, au contraire, la religion n'a jamais formé qu'une puissance isolée et particulière : partout en opposition avec le pouvoir civil, et toujours subjuguée par lui quand elle ne le subjuguoit pas; mais lui vendant son influence, toutes

les fois qu'il en avoit besoin pour opprimer la liberté des peuples : appellant les Rois *l'Oint* du Seigneur, tant qu'ils se reconnoissoient audessus d'eux, et les dévouant à la fureur de ses sectaires, dès qu'ils sembloient vouloir s'éloigner d'elle : les instituant les représentans de Dieu sur la terre, et se réservant le droit de les détrôner : déclarant qu'ils ne tenoient leur couronne que du ciel, afin d'en pouvoir disposer à son gré ; ce qu'elle n'auroit pu faire sans le concours de la volonté du peuple, si elle en avoit reconnu la souveraine puissance : en un mot, n'ayant qu'un but, celui de régner ; n'ayant qu'un principe, celui d'étendre et de maintenir, sans la laisser enfreindre par qui que ce soit, l'autorité qu'elle avoit acquise.

Constantin, en en faisant la religion de l'Europe, paroît moins l'avoir adoptée, que s'y être soumis ; l'avoir rendue nationale, que lui avoir assujetti les nations, et avoir espéré de régner avec elle, que par elle et sous elle. Il ne l'avoit élevée audessus de lui, que pour l'intéresser à la puissance qu'il vouloit usurper lui-même : il ne s'étoit rendu son esclave, que pour pouvoir plus aisément tyranniser le reste du monde : et elle, mettant à profit presqu'également les crimes des princes et leurs vertus naturelles, leurs vices et leurs qualités, et perpétuant l'ignorance qui seule pouvoit

la maintenir, a élevé sur tous les trônes une suzeraineté presqu'universelle, et sur les peuples une tyrannie non moins étendue, de laquelle il est impossible de dire aujourd'hui quel auroit été le terme, si la découverte de l'imprimerie, en généralisant, malgré elle, les lumières de la raison, en multipliant à l'infini les résultats des sciences et des arts, en mettant à la portée de tous les hommes les principes de la philosophie et de la morale, n'eût enfin averti l'univers, qu'il étoit tems de s'affranchir des liens honteux de sa servitude.

Elle formoit un empire dans l'empire, un état dans l'état ; elle avoit ses usages à part, ses mœurs, ses loix, et jusques à sa langue même, ses institutions publiques, sur-tout ses fêtes et ses cérémonies ; et, ne pouvant souffrir qu'aucune autre puissance qu'elle, pût avoir un langage pour les sens et pour l'imagination, et parler aux hommes par les images, elle proscrivoit rigoureusement toutes les fêtes qui n'émanoient pas d'elle seule.

Les spectacles, les bals, et les autres plaisirs publics étoient l'objet de ses excommunications et de ses censures : il sembloit qu'elle ne pût supporter rien de ce qui devoit développer dans l'homme, le sentiment de sa dignité et de ses forces intellectuelles.

Il ne falloit, pour avoir droit à ses faveurs, ni penser ni sentir, mais lui subordonner et lui soumettre, irrévocablement, ses sentimens et sa raison; et, pendant que ses principaux ministres (La Sorbonne et le haut Clergé), plus actifs sur ce point-là que les agens du despotisme royal même, faisoient la guerre aux ouvrages philosophiques en les denonçant, ce qui etoit faux, comme les perturbateurs du repos public et les destructeurs de toute morale, et en les accusant, ce qui etoit vrai, mais ce qui étoit un bienfait de plus de leur part, de sapper également le trône et l'autel, c'est-à-dire, de diriger les hommes vers cette sagesse divine, qui sait proscrire tout-à-la-fois ces deux sources de la tyrannie: il n'y avoit pas un de ses agens subalternes, pas un curé qui, s'il étoit à la ville, ne prêchât contre la comédie et le bal, au lieu de traiter quelques sujets de morale, et de recommander les bonnes mœurs, et qui, s'il étoit à la campagne, ne défendît aux jeunes filles de danser le soir sous l'ormeau, avec les garçons du village, ou de chanter des chansons et des rondes.

Il résultoit de cette rivalité, que les cérémonies publiques, et que les fêtes demeuroient au milieu de nous, sans influence et sans action.

Les fêtes religieuses, privées de l'attrait du plaisir, qui doit en faire l'ornement, et en être le mobile, n'offroient plus que des devoirs pénibles à remplir; et les fêtes profanes, considérées par la religion comme des choses criminelles, perdoient par-là toute leur influence sur les mœurs, et ne pouvoient agir sur elles, que pour les dépraver, en dirigeant les hommes par l'amusement vers la violation des préceptes religieux; ce qui rendoit nuls tous les avantages, que l'autorité civile auroit pu retirer de l'application de ses préceptes.

C'étoit en mettant sans cesse en opposition le devoir et le plaisir, que l'on avoit fait de la religion une puissance tout à la fois tyrannique et foible, audacieuse et timide, reculant devant les obstacles qu'elle ne pouvoit espérer de surmonter et asservissant, sans ménagement, tout ce qui ne pouvoit lui opposer de résistance.

Ses Fêtes étoient non seulement, comme je viens de le dire, dépourvues de tout le charme, qu'auroient pu répandre sur elles, le plaisir et l'amusement, mais encore presqu'aucune d'elles n'avoit un but politique et moral.

Ce n'étoit pas à rendre meilleurs les hommes qu'elle aspiroit, mais à les enchaîner: elle sembloit n'avoir qu'un système celui de combattre

leurs plus douces affections, et d'appesantir sur eux le fardeau de son autorité ; on eût dit qu'elle vouloit essayer journellement, jusqu'où pouvoient être portées les bornes de sa puissance, et à quel point elle pouvoit abuser de la docilité de ceux qui étoient soumis à ses lois.

Les travaux de l'agriculture étoient-ils pressans, le calendrier multiplioit les fêtes et par conséquent les jours de l'oisiveté.

Vouloit-elle honorer quelques vertus, c'étoit par des pratiques puériles, mais fatiguantes, minutieuses, mais pénibles, qu'elle entreprenoit de le faire, par des jeûnes ou par des macérations, ou par d'autres inutilités semblables, non moins impolitiques que bisarres : et quand par hazard on apperçoit dans ses usages quelque pratique bienfaisante et propre à consoler l'humanité, ou à épurer les affections du cœur, ce n'est jamais sans qu'elle ne soit environnée de tout ce qui peut en affoiblir l'effet, ou suivie de tout ce qui peut balancer les avantages qui en doivent naître.

Remarquez que parmi ses fêtes on ne voit jamais celles des choses, mais toujours celles des personnes, comme si elle avoit craint de rendre trop frappans les exemples de la vertu ; comme si elle avoit eu peur de reporter d'une manière trop pure les

hommages quelle demandoit aux hommes, à l'Être suprême qui est le créateur de toutes les choses.

C'étoit ainsi qu'en usoit le despotisme; il mettoit un homme à la place d'un principe, et une volonté à celle d'une loi.

Mais vous qui avez perfectionné la théorie de l'organisation sociale, et celle de la liberté; vous qui ne voulez conserver encore quelques instans la puissance que vous exercez sur les hommes, qu'afin de les rendre, tout à la fois, meilleurs et plus heureux, vous donnerez à la nation, que vous régénérez, des institutions capables de la conduire au but que vous vous êtes offert.

Vous avez senti que la morale et la vertu étoient les seules bases inébranlables sur lesquelles un gouvernement puisse être établi; vous instituerez donc des fêtes essentiellement morales.

Le cœur et l'ame des citoyens s'accoutumeront, dans vos cérémonies publiques, à aimer et à honorer la vertu, et à la pratiquer avec empressement. Vos fêtes, par leur objet et par la manière dont vous les aurez organisées, par les sublimes et touchants spectacles qu'elles offriront, sauront diriger les hommes vers ces émotions douces qui substituent si promptement, les sentimens de la fraternité à ceux de l'ambition, le desir de rendre heureux ses frères à celui de les asservir et de les

vaincre, et l'amour de l'égalité à la soif de la tyrannie.

Vous avez voulu que le peuple français fût composé de bons fils, vous honorerez publiquement l'amour filial; de bons pères, l'amour paternel aura aussi ses récompenses et ses honneurs; de citoyens laborieux, vous instituerez des fêtes, au travail: enfin, chacune de vos institutions politiques retracera quelques vertus, et dirigera l'ame vers la pratique et l'amour de quelques devoirs.

Avant d'arrêter l'ordonnance et de fixer définitivement l'objet et les bases de vos cérémonies et de vos fêtes, vous étudierez le caractère du peuple que vous instituez; vous résoudrez ce que vous voulez qu'il soit, ou plutôt, vous saurez appercevoir les destinées auxquelles la nature l'appelle, afin de lui donner une direction qui ne soit point contraire à ce penchant irrésistible, duquel vous devez profiter, mais que vous ne devez pas combattre.

Vous ne voulez point créer un peuple belliqueux et conquérant: les Français le deviendroient bientôt si vos fêtes n'étoient que guerrières, si l'appareil séducteur et brillant des combats, frappoient seuls les premiers regards de l'enfance, si votre jeunesse, enthousiaste et vive, pouvoit s'accoutumer

à regarder les palmes de la victoire comme la seule conquête digne d'elle, comme le seul objet de ses affections.

Toute-fois, un excès de philantropie ne vous fera point dédaigner des vertus qui sont la sauve-garde de la paix, et, parconséquent, les garants de la prospérité publique. Elles sont avec les bonnes mœurs le rempart de votre liberté ; c'est par elles que votre révolution s'est opérée, et vous aurez trop long-tems, peut-être, le malheur d'être environnés de despotes, pour vouloir les éteindre parmi vous. Vous saurez donc les exciter encore, dans l'ame de vos jeunes citoyens, par le récit de tous les prodiges qu'elles ont su enfanter sous vos yeux, par le spectacle imposant des jeux qui en retracent l'image, par l'éclat dont vous environnerez les récompenses qui leur seront offertes; mais vous leur opposerez le contraste si consolant des vertus paisibles et civiles, dont l'influence est plus heureuse, dont les bienfaits ne sont jamais semés d'amertume ; et vous les disposerez de manière à tempérer l'ardeur des unes, par la douce émotion des autres.

Il faut que le Peuple Français soit bon et humain, sans être foible et timide, courageux sans être féroce, guerrier sans être conquérant ; que ses habitudes soient paisibles, et ses mœurs

austères mais douces ; qu'il soit bienfaisant et hospitalier, et que sans se laisser amollir aujourd'hui par l'idée, que les hommes mêmes qu'il combat sont aussi ses frères, il pense avec attendrissement au jour, où ses cités opulentes et tranquilles seront le rendez-vous de l'univers, et où il sera vrai de dire, que la France est la patrie de tous les peuples. Mais il faut aussi que sa valeur soit inébranlable, que la haine de la tyrannie soit au rang de ses plus chères vertus, qu'il soit toujours prêt à marcher tout entier contre les despotes qui voudroient l'asservir. Il faut que, lors même que ses frontières pourront être ouvertes à tous les peuples de la terre, leurs tyrans les considèrent, comme une barrière insurmontable à toutes les entreprises de leur ambition.

Le système politique de l'Europe a du nécessairement être changé par la révolution française, et il le sera, sans doute encore, par les autres révolutions qui vont régénérer incessamment les empires qui nous avoisinent : mais au milieu de cette agitation universelle, dont les signes avant-coureurs nous frappent déjà, et épouvantent les despotes, depuis Berlin jusqu'à Madrid, et depuis Londres jusqu'à Vienne ; au milieu de cette tourmente occasionnée par l'enfantement

de la liberté générale, il faut que le peuple français, fier de sa supériorité, de sa puissance, et placé au premier rang des nations, reste inébranlable et calme, et qu'il oppose au spectacle de toutes les guerres, entre les peuples et leurs oppresseurs, ou entre les oppresseurs des peuples eux-mêmes, celui d'une immobilité majestueuse et d'une inaltérable paix: il faut qu'il prenne alors la véritable attitude dont il est digne, celle de médiateur du monde, et qu'il obtienne par le développement imposant de sa force et de sa puissance, par le respect dû à la sagesse de ses loix, par l'admiration accordée à la glorieuse conduite qu'il aura tenue pendant sa révolution et après elle, par la confiance universelle que sa morale publique aura méritée, d'être choisi pour devenir l'arbitre de l'univers et pour ordonner les destinées du genre humain.

C'est par le caractère que vous lui donnerez, ou plûtot par la direction que celui, qu'il a déjà, pourra reçevoir de vos institutions et de vos fêtes, que vous l'éleverez à ce haut rang, et que vous préparerez ainsi le bonheur des autres peuples; et, comme tout se lie dans les combinaisons politiques, dont l'ensemble gouverne la terre, ce bonheur sera aussi votre ouvrage et vous devez, en le préparant, jouir d'avance de la gloire de l'avoir fait naître.

La nature a fait de la nation française un peuple essentiellement agricole : elle lui a donné un sol fertile, un climat tempéré, des habitans actifs et nombreux ; et, si les despotes ont trop souvent contrarié ses vues saintes, en chargeant d'entraves et d'injustices un art qu'il ne faut qu'encourager, vous saurez, vous qui êtes justes et sages, lui donner un nouveau développement : vous écouterez la politique dont le résultat doit être toujours de faire participer les hommes à la plus grande masse de bonheur et de prospérité possible, et vous honorerez l'agriculture. Elle s'environne de toutes les vertus, de la simplicité, du travail, de la frugalité, de la persévérance ; l'homme qui s'y livre est humain et sensible, il est hospitalier et bienfaisant. Acco uti m à recueillir toutes les richesses de la terre, lesquelles ne sont point exclusives ; il est disposé à faire participer ses frères à tous les biens dont il jouit lui-même. C'est aux champs qu'ont toujours habité la bonne-foi et l'innocence, parce que l'innocence et la bonne-foi sont les filles de la nature dont la campagne est le domaine. Comment donc, n'honoreriez vous pas l'agriculture, puisqu'elle produit toutes les vertus qui doivent consolider votre ouvrage, et en embellir les immenses développemens ?

Vous avez déjà beaucoup fait sans doute pour la prospérité de cet art, en bannissant loin du sol, qu'il enrichit de ses trésors, cette mendicité humiliante, qui s'environne de l'oisiveté et de tous les vices qui en sont la suite, en offrant des récompenses au travail, et à l'industrie un avenir heureux. Vous avez donné aux législateurs un exemple que vous n'aviez point reçu, et que sans doute ils sauront suivre, afin que le fruit de leur sagesse, que vous aurez éclairée, soit encore un bienfait de vous.

On avoit vu les oppresseurs des peuples attacher, à leurs succès par des récompenses, les nombreux complices de leurs crimes, et s'efforcer de payer le sang versé pour eux dans les combats, par des largesses et par des dons; mais aucuns législateurs, pas même ceux qui ont voulu fonder des gouvernemens sages et libres, ne contractèrent comme vous l'obligation immense, mais sacrée, d'adoucir toutes les infortunes, et de récompenser tous les genres de travail.

Ils ont presque toujours dédaigné les vertus paisibles et modestes, ceux qui ont tenu dans leurs mains les destinées des empires: vous seuls avez su les appercevoir; vous seuls avez su les distinguer, les honorer, les récompenser et les

venger du long oubli dont elles avoient été les victimes; vous êtes les premiers qui ayez mis au rang des services rendus à la patrie, les travaux paisibles des champs, lesquels affermissent sa prospérité et en préparent le bonheur; mais vous n'avez pas perdu de vue cette vérité politique, si bien exprimée, par celui de nos poëtes qui a répandu le plus de charmes sur les descriptions de la vie champêtre:

Il faut rendre meilleur le pauvre qu'on soulage.

Et vos secours devenant le prix du travail et de la vertu, auront le double et éminent avantage, d'adoucir l'infortune en formant, en même temps, les mœurs des citoyens qui peuvent fixer leurs regards sur les consolations et les récompenses qu'ils promettent.

Oui, vous encouragerez l'agriculture par tous les moyens qui sont en vous; elle aura ses jours de fêtes et ses institutions publiques: ses phénomènes et ses époques seront marqués par des cérémonies; son industrie sera excitée et dirigée par l'instruction, vers tout ce qui pourra lui assurer de nouvelles richesses, et ses succès seront honorés par des récompenses nationales.

Vous réaliserez ce beau vers du même poëte dont j'ai déjà emprunté la pensée:

Heureux peuples des champs, vos travaux sont des fêtes!

L'ouverture de l'année rustique sera consacrée par une solemnité digne d'une aussi belle époque. Son objet sera d'enseigner, ou de rapeller à tous que le travail est l'ame de la société et le devoir de chacun de ses membres ; que ce n'est que par lui que l'homme a pu aggrandir le cercle de son existence et franchir les bornes étroites que la nature avoit placées autour de lui; que c'est par le travail qu'il a fertilisé le sol auquel il est attaché, et qu'il l'a rendu tributaire de ses besoins; qu'il a desséché les lacs, renfermé les fleuves dans leurs lits, arraché au sein de la terre les métaux qui doublent sa puissance, ou changé les majestueuses forêts en vaisseaux dominateurs des ondes. . . . . .

Je voudrois que des refrains joyeux répétassent ce qui est vrai, mais ce que l'on ne peut trop redire: c'est qu'il n'y a que l'homme laborieux et actif, qui soit véritablement libre, parce qu'il n'y a que lui qui puisse trouver en soi-même, les moyens de conserver son indépendance.

Pourquoi ne naturaliseriez vous pas en France, sous le règne de la Liberté, l'usage consacré par le despotisme à la Chine, où de tems immémorial, le Chef de l'empire fait chaque année, en traçant un sillon, l'inauguration des travaux champêtres ?

Pourquoi le Président de la Représentation

nationale, ne descendroit-il pas une fois de son fauteuil, pour inviter par son exemple le Peuple français au travail, en honorant ainsi cet Art divin, le premier de tous chez une Nation libre?

Une chose qui me sembleroit tout-à-la-fois très morale, et très politique, ce seroit de déclarer exclus de la fête du travail, l'homme dont l'oisiveté bien reconnue scandaliseroit ses concitoyens; et qui, par une vie long-tems active et laborieuse, n'auroit point acquis le droit de choisir enfin le repos.

Comment cette fête en effet, pourroit-elle offrir quelque plaisir à celui qui n'a jamais goûté le charme inexprimable qui s'attache à une occupation journalière et habituelle, et semble en être d'avance la récompense la plus douce? Comment seroit-il digne de se réjouir avec ses frères, de ce que le cercle de l'année ramène celui des travaux rustiques et des voluptés qui les embellissent, l'être inutile, qui, plongé dans la mollesse, n'aspire qu'à recueillir sans peine le fruit d'une industrie qu'il méprise, et d'un labeur qu'il ne partage pas?

Ah! cette industrie et ce labeur sont eux-mêmes des jouissances; l'homme qui les méconnoît, ou les dédaigne, n'a pas connu toutes les félicités. Les faveurs de l'agriculture ne peuvent

être bien senties que par ceux qui les lui ravissent : il faut les acheter pour en jouir. C'est lorsque la terre, long-tems avare, céde enfin à la persévérance d'un travail constant et redoublé, que l'agriculteur est heureux, et du bien qu'elle lui restitue, et de ce qu'il a fait pour l'obtenir; mais ce n'est pas là, sans doute, le seul moment de son bonheur; ce n'est pas seulement au jour où la nature s'acquitte envers lui, qu'il goûte les bienfaits de son art; c'est à toutes les heures, à tous les instans, à toutes les époques de l'année; c'est toutes les fois que son regard se prolonge sur le sol qu'il fertilise, et sur la terre reconnoissante, qui doit l'enrichir de ses présens; c'est lorsqu'il peut contempler et juger le développement de la nature, et la rapide marche des saisons. L'espérance, toujours plus prochaine et plus douce, semble avoir réservé pour lui ses gracieuses promesses et ses touchantes illusions; et vouloir lui payer, chaque jour, le juste prix de ses travaux.

Le passé, si plein de charmes, quand il appartient à une ame pure, vient encore embellir sa pensée de la volupté des souvenirs; et, quand enfin la terre le couronne par la dispensation de ses trésors, elle ne fait que terminer, pour le r'ouvrir bientôt, le cercle de ses jouissances,

Mais l'alegresse de ce moment ne doit pas être seulement pour lui: cest pour les reporter à la société toute entière qu'il recueille les dons de la terre et qu'il s'enrichit des bienfaits du Ciel: il ne les reçoit que comme un dépôt qui lui sera bientôt redemandé, et qu'il s'empressera de transmettre. Il faut donc que ce soit la nation elle-même, qui consacre une reconnoissance qu'elle doit aussi partager, il faut qu'elle se réjouisse de ses succès, puisque ses succès font sa richesse, et qu'elle marque par des fêtes, le moment qui va être pour elle, celui de l'opulence et du bonheur.

L'époque joyeuse de la vendange, et celle plus majestueuse de la moisson, ont toujours été l'instant des plaisirs; il n'est point de peuple, parmi ceux qui ont su employer, dans leurs institutions, le prestige des fêtes nationales, et l'appareil des cérémonies, qui n'ait marqué ces deux instans, par des réjouissances communes, et par des jeux.

L'Attique celébroit ses vendanges, et l'Egypte ses moissons : Bacchus et Cérès étoient, tour-à-tour, honorés aux époques où leurs riches faveurs se distribuoient aux humains. Le plaisir sembloit inspirer les fêtes consacrées à l'un, et l'image du bonheur se réfléchir sur l'éclat de celles, qui étoient destinées à perpétuer les bienfaits de l'autre.

De nos jours encore, et pendant le tems où le despotisme appesantissoit sur l'homme des champs, sa verge de fer, et ses lourdes chaînes, la gaîté des vendangeurs savoit embellir et consacrer cette époque charmante de l'année rustique.

N'avez-vous pas vu avec délices, leurs troupes éparses, peupler et animer les rians côteaux, où Bacchus mûrit ses plus doux présens ? N'avez-vous pas ouï leurs chansons bruyantes, retentir au loin dans les campagnes, et les échos vous les redire ? N'avez-vous pas entendu leurs essaims folâtres, se répondre d'un mont à l'autre, et le tambourin et le fifre se mêler à leurs discordants concerts ? N'avez-vous pas répété vous-mêmes les refrains naïfs de leurs hymnes, et été le soir, témoins de leurs danses ?

N'avez-vous pas vu, à la fin de tous les travaux, le cultivateur joyeux et content, rassembler autour de la cuve, encore humide, ou du laborieux pressoir, qui n'a pas cessé de gémir, les cohortes actives et fidèles, qui l'ont aidé à ravir aux montagnes leurs plus éclatantes dépouilles, et à conquérir, pour la dernière fois, le prix consolateur de ses soins ?

Ces rassemblemens étoient des fêtes, ces réunions, des solemnités ; mais elles n'étoient que particulières, et pour ainsi dire domestiques ; et

si le despotisme s'en contente, si même les seules réjouissances qu'il tolère, sont des réjouissances privées; la liberté ne peut les admettre. Tous les plaisirs doivent être communs chez une nation qui n'est composée que de frères, chez un peuple qui n'est formé que d'amis, et dont les institutions ne doivent tendre qu'à resserrer, de plus en plus les liens sacrés qui unissent les hommes.

Il y aura donc une fête publique pour la cloture de la vendange, comme pour celle de la moisson, au chef-lieu de chaque commune. Les cultivateurs en feront les frais; ils seront modiques, sans doute, car la fête sera modeste et simple; mais il n'y a de dispendieux que le fantôme du plaisir, la réalité n'en coûte rien : j'ai cru qu'il seroit moral d'en faire acquitter les dépenses, par ceux-là mêmes, qui devront en jouir le plus; j'ai pensé que ce pourroit être un moyen d'y porter plus de fraternité.

Chaque chef de famille, entouré des siens, se rendra donc, au jour indiqué, dans le lieu du rassemblement; il sera pareillement environné, des moissonneurs, ou des vendangeurs qui auront pa tagé ses travaux, portant les attributs de leur art, les instrumens de leur industrie, ou une portion des dépouilles qu'ils auront arrachées à la terre, ou les choses nécessaires au banquet

frugal, mais commun, qui devra terminer, à la fin du jour, cette fête aimable et champêtre.

L'abandon et l'égalité en seront les seuls ordonnateurs; la gaîté, le contentement, le plaisir de se revoir ensemble, en formeront le plus doux charme; point de cérémonies, point de marches, point de cette joie préparée d'avance et calculée avec plus ou moins d'art. La contrainte en sera bannie et la liberté y sera rappellée.

Ici, de rustiques pipeaux inviteront à la danse les jeunes garçons et les jeunes filles: là, d'autres jeunes citoyens s'exerceront à la course, à la lutte, ou se livreront à d'autres exercices: ici, les vieillards et les pères se raconteront leurs anciens exploits, les merveilles de la révolution, les principaux traits de son histoire, ou s'entretiendront les uns les autres du succès de leurs travaux de l'année, de l'abondance de leurs moissons ou de l'éducation de leurs fils: ils se communiqueront leurs découvertes agricoles, leurs projets et leurs espérances; et ils seront heureux avant tout du bonheur d'être rassemblés.

C'est déjà une charmante fête, qu'une nombreuse réunion d'hommes; c'est déjà une grande volupté que de se retrouver avec ses frères, et de partager avec eux le sentiment qui vous anime. Le cœur s'épure et s'améliore par ces

rassemblemens fraternels; on apprend à s'aimer de plus en plus en se communiquant davantage; l'amitié se forme ou se cimente, l'estime naît ou se développe. On acquiert le droit d'être confiant; et bientôt il n'y a plus dans la contrée qu'une seule et même famille dont les membres, quoique séparés, n'en sont pas moins toujours unis et continuellement disposés à ne se revoir qu'avec plaisir.

Ainsi par ces institutions salutaires, le Peuple Français sera dirigé vers les plus heureuses vertus, vers les occupations les plus douces et sans doute aussi les plus utiles: il sera compatissant et bon, laborieux et vaillant; il saura être, tour-à-tour, agriculteur et guerrier, et il ne quittera la charrue que pour se réunir sous la tente.

Ah! il n'en faudroit pas davantage pour la gloire et pour le bonheur; il n'en faudroit pas davantage pour donner à une nation, avec l'art de demeurer libre, celui de jouir de sa liberté et les moyens d'échapper tout-à-la-fois à la tyrannie des despotes et à celle des besoins. Peut-être si vous aviez à organiser un peuple nouvellement créé, ou qui avec sa législation, ses institutions et ses mœurs pût aussi recevoir de vous les premières conditions de son pacte social, auriez-vous rempli votre tâche. Dumoins seroit-il tems encore

d'examiner avant tout, s'il faudroit aussi lui donner des arts, l'accoutumer aux jouissances du luxe, ouvrir un autre hémisphère aux conquêtes de son industrie, lui apprendre à dompter tous les éléments, à franchir toutes les distances, à surmonter tous les obstacles et promettre à ses découvertes, tous ces résultats de l'étude, qui semblent avoir élevé l'homme à la hauteur de la Divinité, étendre le cercle de ses méditations et de ses pensées, et diriger le vol de son génie vers les plus brillantes créations et les plus étonnantes merveilles.

Peut-être vous arrêteriez-vous un instant, avant d'environner son cœur de ce triple airain, nécessaire à celui qui va s'élancer au travers de l'immensité des flots, pour recueillir, dans de lointains climats, les plus douces richesses de la nature.

Peut-être craindriez-vous pour lui l'égoïsme, qui naît du grand nombre et de la satiété des besoins, l'accroissement des maux physiques et des vices, plus cruels encore, qui résultent malheureusement de la communication des peuples, l'injustice et la mauvaise-foi qui accompagnent ordinairement l'avarice, fille du commerce, et l'avidité des spéculateurs, et cette férocité qui est le cortège de l'ambition.

Peut-être craindriez-vous de ne pouvoir reculer au gré de ses vœux, les limites de son domaine et les bornes de ses affections, qu'en affoiblissant dans son cœur ce saint amour de la patrie, qu'aucune vertu ne peut remplaçer, parce qu'il est lui-même composé de l'ensemble de toutes les vertus, et que, s'il n'est pas la haîne du monde, ainsi qu'on l'a dit faussement, il est du moins la préférence exclusive, accordée par le sentiment, au pays où l'on a reçu le jour.

Peut-être au moment où vous seriez prêts à lui inspirer le goût et la connoissance des arts, et à l'environner de toutes les lumières de l'esprit, craindriez-vous, qu'une fausse application de ces lumières et de ces arts, ne l'entraînât un jour loin de la vertu et du bonheur, qui en est la suite, n'amollît son caractère et ne vînt dépraver ses mœurs; et frappés d'avance, de tous les maux, qui ont semblé naître de l'abus de la civilisation, vous attacheriez-vous à en ralentir les progrès plutôt qu'à en accélérer l'essor.

Le premier législateur du monde, après avoir, dit-on, départi à l'homme l'immensité de la nature, et l'avoir environné de l'innocence et de la paix, qui en embellissent les richesses, voulut voiler à son intelligence et à son esprit, la connoissance du bien et du mal, et il ne put y réussir:

mais si l'on considère avec attention l'histoire et la marche des peuples qui, depuis l'époque indiquée pour cette ingénieuse allégorie, se sont succédés sur la terre; si l'on voit ce qu'ils ont été en jugeant ce qu'ils auroient pu être, peut-être une sensibilité trop profonde pourroit-elle regretter, même aujourd'hui, que cette connoissance fatale ne leur eût pas été dérobée, et peut-être est-il permis de penser que, si vous teniez encore dans votre main l'unique dépôt de toutes les vérités, et le germe de toutes les lumières, vous hésiteriez avant de l'ouvrir.

Mais ce que ni vous, ni l'architecte de l'Eden ne pourriez plus faire aujourdhui, ce seroit d'effacer de dessus la terre et les traces de ces connoissances et les résultats de leur théorie.

Il n'est plus tems d'examiner, si les lumières ont été nuisibles au monde, et si l'homme a été plus heureux et meilleur là, où le flambeau du génie n'a pas encore éclairé sa marche. Ces lumières ont inondé l'univers : ce flambeau a porté par-tout sa chaleur et son éclat; et l'esprit humain, dirigé par lui, s'est élevé à une hauteur de laquelle il ne peut plus descendre. Le peuple, auquel vous donnez des lois, est accoutumé à toutes les jouissances que donne la culture et les productions des talens et de l'es-

prit; il est dominé par tous les besoins qui résultent d'une longue civilisation; il aime les arts par instinct, et les sciences par habitude; et il exerce par leur moyen, comme je l'ai dit ailleurs, une suzeraineté morale sur les autres peuples, dont il ne peut se départir sans redescendre au dessous d'eux.

Il est impossible, sans doute, une fois qu'une vérité a été connue, d'empêcher qu'elle ne fasse le tour du monde; et qu'elle ne surnage au dessus de tout ce qui voudroit l'anéantir : les despotes le savent bien, et cette pensée fait leur désespoir.

Les arts et les sciences, fixés maintenant en Europe par le secours de l'Imprimerie, ne cesseront plus d'exister: il faut donc les considérer comme étant un attribut essentiel de l'homme, une portion de sa nature, une condition de son existence, et les faire entrer dans la direction et l'appui de vos institutions nationales.

La question long-tems agitée de l'avantage ou du danger des sciences n'est plus entière, et ne doit plus être traitée, du moins par la politique; car elle peut encore sans doute fournir des mouvemens à l'éloquence et des argumens à la philosophie : mais la politique doit sentir que s'il n'est plus de son intérêt de proscrire les sciences

et les arts, il l'est toujours de les épurer et de les diriger vers le bonheur de l'espèce humaine.

On ne peut plus les oublier, les bannir de la mémoire et de l'esprit des hommes; mais on peut les perfectionner, s'emparer de leur influence et faire tourner leur pouvoir vers le bien de l'humanité.

Il faut, puisque les sciences et les arts doivent exister sur la terre, en fixer l'empire au milieu de nous; il faut en généraliser les préceptes, en simplifier les résultats, en multiplier les jouissances et empêcher, en vous saisissant de l'enseignement, qu'il ne serve à propager de fausses lumières, ou, qu'en ne départissant les véritables qu'à un petit nombre d'hommes, plus opulens ou plus favorisés que d'autres, il ne rétablisse sur les ruines de toutes les inégalités, une inégalité plus réelle que toutes celles dont vous avez affranchi la terre.

Je n'en dirai pas davantage sur un point que j'ai déjà traité fort au long dans un écrit plus particulièrement appliqué à cet objet, et où j'ai sinon démontré, du moins rappelé la nécessité d'encourager et de cultiver les arts, et d'appliquer leur magie enchanteresse à toutes les institutions nationales.

Les arts sont, en effet, la parure la plus brillante des cérémonies et des fêtes : mais ce n'est pas seulement pour les avoir envisagés sous ce point de vue, que j'ai réclamé pour eux, l'honneur d'embellir vos solemnités républicaines.

J'ai voulu qu'ils fussent appliqués à toutes nos institutions, afin d'en épurer, s'il est permis de le dire ainsi, l'application et l'emploi.

J'ai voulu qu'ils fussent dans vos mains un moyen toujours renaissant de perfectionner et d'adoucir le caractère national, et de diriger suivant votre gré, vers la gloire de la nation, l'esprit public et les mœurs du peuple.

J'ai voulu, non seulement que les arts associés à l'influence de vos lois, ne pussent jamais conspirer contre la liberté, en amollissant les hommes libres; mais encore qu'ils vous aidassent à en exciter et à en nourrir la passion.

Et vous, par vos fêtes publiques, vous completterez l'éducation nationale : vous ferez pour la Nation française, ce qu'un sage instituteur fait pour son élève ; il fait tourner à son instruction jusqu'à ses jeux et à ses plaisirs, et en appliquant à l'amélioration de ses mœurs jusqu'aux passions de son ame, il sait trouver dans ce qui seroit peut être sans lui, la source de beaucoup de vices, celle de beaucoup de vertus,

Ainsi donc le Peuple français doit être guerrier ; car il faut qu'il puisse défendre la liberté qu'il a conquise, et être toujours en état d'arrêter les entreprises des despotes.

Il doit être agricole ; car il a été jetté sur le climat le plus tempéré du monde, mais sur un sol auquel le travail peut seul arracher ses richesses.

Il doit cultiver toutes les sciences et tous les arts ; car il a été doué d'une imagination vive et rapide, à laquelle il faut un aliment ; d'une raison vaste et profonde, à laquelle il faut des méditations, et le Ciel a mis dans ses mains, le flambeau sacré de Prométhée afin qu'il s'en servît lui-même pour animer le reste du monde.

Il doit être industrieux ; car il a été accoutumé à tous les besoins qu'enfante le luxe, et il est placé au milieu d'une foule de nations que le commerce rend tributaires de ses talens et de son industrie.

Il doit être juste, humain et sensible ; car ces vertus sont la source de toutes les jouissances de l'ame et la sauve-garde de la liberté.

Mais c'est à vos institutions à faciliter l'accomplissement de ses destinées et à faire qu'il soit toujours ce que la nature a voulu qu'il fût.

Vous voudrez que les cérémonies publiques émanent toutes de l'autorité du gouvernement, et ne puissent émaner que de lui; il seroit trop dangereux sans doute, de confier en d'autres mains des moyens aussi puissans d'influer sur le sort des peuples : vous seuls devez régler la direction et la marche de cette religion civile, que vous devez donner à la France.

Ainsi, vous anéantirez la superstition, l'ignorance et ses préjugés : ainsi vous bannirez pour jamais le fanatisme de dessus la terre, où vous ne laisserez subsister que celui de la liberté.

Tolérez toutes les opinions, autorisez tous les cultes, mais ne permettez que le seul culte public de la morale et de la vertu. l'Être suprême est le seul juge de la manière dont on l'adore ; les hommes ne doivent pas s'en occuper, mais l'autorité publique est seule chargée de surveiller tout ce qui peut imprimer, au peuple, une direction contraire à son bonheur.

Vous avez senti, Citoyens, qu'il existoit une intelligence suprême placée hors de l'enceinte des institutions humaines, et devant être le dernier recours de l'innocence opprimée, ou le dernier appui du malheur. Il étoit digne de vous, qui avez consacré l'égalité, de reconnoître l'existence d'un Être, dont la puissance doit égaliser tous les hommes,

hommes, et devant lequel s'abaissent enfin tous les dominateurs du monde ; il étoit digne de votre sagesse d'appuver toutes vos lois sur une autorité suprême, inébranlable et éternelle.

La déclaration que vous avez faite, a déconcerté les projets de l'impie et les espérances du méchant : elle a imposé silence au fanatisme contre-révolutionnaire, et repoussé d'avance tous les traits qu'il se préparoit à lancer sur vous; mais vous ne souffrirez pas que l'ouvrage de l'ignorance et de l'erreur souille jamais, celui de la sagesse ; vous ne souffrirez pas que des hommes artificieux et adroits, élèvent jamais, sur la base inébranlable et sacrée que vous venez de poser, d'autre édifice, que celui de la morale et de la raison.

En reconnoissant l'existence de l'Être suprême, vous avez contracté envers les peuples l'obligation d'empêcher, que cette idée sublime ne devienne encore entre les mains de quelques scélérats hypocrites, un moyen d'oppression et de tyrannie.

L'abus, vous le savez, est trop près des choses les plus justes et les plus sages, pour qu'il ne faille pas s'attacher sans cesse à les maintenir dans leur simplicité première. Et, de quelle vérité a-t-on plus horriblement abusé, que de celle que vous venez de reconnoître? Par-tout on s'est plû à

dénaturer l'idée consolante de Dieu; partout on a voulu qu'il fût méchant, impitoyable et jaloux; partout les hommes lui supposèrent leurs passions et leurs vices, et se servirent de son culte comme d'un instrument pour leurs crimes. Dans combien de lieux n'ont-ils pas espéré lui être agréables, en inondant la terre de sang, en immolant pour lui leurs semblables, en massacrant les peuples en son nom; et dans combien peu d'endroits l'idée de son existence a-t-elle été conservée dans sa pureté primitive, et environnée de ce saint respect, qui doit empêcher qu'on ne la dirige vers le malheur de l'humanité! On a loué les Arcadiens parmi lesquels l'Être suprême étoit adoré sous le titre de *Bon* : mais on ne doit pas perdre de vue, que dans le même canton de la Grèce, la Divinité avoit un temple, où l'on immoloit des victimes humaines.

La philosophie a quelquefois rejetté l'opinion sacrée, que vous vous êtes empressé d'adopter : mais elle ne l'a fait, soyez-en surs, que parce-qu'elle étoit épouvantée des calamités innombrables qui l'avoient suivie : elle se seroit empressée de la proclamer, si des institutions, toutes raisonnables comme celles qui émaneront de vous, eussent pû lui garantir, que jamais elle ne seroit employée à causer les maux de la terre.

Empêchez par la sagesse de vos principes que

la postérité n'ait à regretter la déclaration que vous venez de faire : il ne suffit pas de publier les vérités les plus incontestables, il faut encore en diriger les conséquences vers le plus grand bonheur des hommes. Instituez un culte à l'Être éternel, mais qu'il soit pur comme la vertu, et simple comme la raison : que l'idée sublime et touchante d'un Dieu consolateur et bon, qui a organisé l'univers et qui ne veut que sa félicité, vous inspire des cérémonies dignes d'elle, et des pratiques dégagées de toutes les affections condamnables. Le seul culte qui doit plaire au ciel est celui de l'humanité ; élevez des temples à la bienfaisance, et des autels à la fraternité ; et vous aurez honoré le vrai Dieu, de qui ces vertus sont l'ouvrage.

Vous avez déjà célébré une des fêtes que vous lui avez consacrées. Ah ! si jamais il a pû être touché des hommages qu'il reçoit de la terre ; croyez que les vôtres ont dû monter jusques à lui, et en être favorablement reçus. Quel plus touchant spectacle, en effet, à offrir au ciel, que celui d'une immensité d'hommes, tous unis dans le même esprit et dans les mêmes sentimens, lesquels après s'être affranchis des liens honteux de l'esclavage, de ceux non moins honteux de la superstition, viennent présenter à l'Être suprême son plus beau, son plus parfait ouvrage,

aussi pur que lorsqu'il sortit pour la première fois de ses bienfaisantes mains.

Quel plus magnifique spectacle à offrir au monde et à la postérité, que celui d'un peuple de frères, dont la morale et la vertu vont enfin régler les destinées, jurant tous ensemble de mourir, ou de conserver pour la terre, et pour les siècles qui vont suivre, le dépôt sacré de la liberté!

Il sera impossible, j'ose le croire, de se rappeller sans attendrissement cette fête à jamais célèbre, comme il étoit impossible d'y assister sans émotion. Je peindrois difficillement l'impression que fit sur moi, le ravissant tableau qu'offroit, surtout dans le jardin national, ce peuple immense rassemblé pour honorer, avec une simplicité sublime, le bienfaisant Auteur de l'univers; la vénération la plus profonde, le plus saint respect, le recueillement le plus pieux sembloient en inspirer toutes les pensées, et en régler tous les mouvemens : il étoit lui-même grand, majestueux, et digne des fonctions sacrées auxquelles il étoit associé, et le calme dont il offroit l'image, sembloit être celui de la nature.

L'ame étoit élevée et attendrie, par les sons d'une musique énergique et touchante, par le chant des hymnes, par l'influence de la poésie et des arts, par les idées les plus philosophiques,

embellies dans la bouche du président de la Convention nationale, de tout le charme de l'éloquence : je comparois ce culte auguste à toutes les pratiques puériles et souvent affreuses, que la superstition avoit enseignées aux hommes; et je bénissois la sagesse de ceux qui avoient restitué à la raison et à l'humanité, l'empire sacré qu'elles n'auroient jamais dû perdre.

Il y eut dans cette solemnité mémorable plusieurs circonstances dignes d'être rappelées dans un écrit, dont les fêtes publiques sont l'objet.

C'étoit une très belle idée, par exemple, que celle de placer sur un char pompeux, et de faire avancer à côté de la représentation du peuple français, tous les attributs des arts et de l'agriculture, qui sont, à-la-fois, le signe et le gage de la prospérité des nations, les résultats de la civilisation et les liens de la société.

Je ne saurois non plus passer sous silence le spectacle touchant, qui vint embellir notre marche auprès de l'hospice, autrefois l'hôtel des Invalides : les vieux soldats, que la patrie reconnoissante y entretient, s'étoient rassemblés sur notre passage : des inscriptions patriotiques et simples, placées au devant des gradins où ils étoient assis, exprimoient leur reconnoissance et l'ardeur guerrière qui les embrâsoit encore.

Ils se levèrent à l'aspect de la Convention ; et, portant leurs mains au ciel, ils jurèrent, tous à la fois, de mourir pour la liberté, si elle avoit besoin de leur appui. Un sentiment religieux força la Représentation nationale de s'arrêter devant ces vieillards, presque tous couverts d'honorables blessures, comme pour recevoir leurs serments, et sur-tout pour honorer leur vieillesse. La musique qui nous précédoit, exécuta des chansons guerrières, et les yeux de ces braves gens me parurent étinceler d'un nouveau feu, lorsque les airs retentirent des accords qui rappeloient leur antique gloire.

Mais, puisque je veux rendre compte des sensations qui m'ont frappé, je dois dire que j'ai vu avec peine, au champ de la Réunion, l'encens fumer au tour de la montagne, sur laquelle étoient placés les vieillards, les jeunes filles et la Représentation nationale. Pourquoi cette pratique puérile, empruntée des religions qui ne sont plus ? Elle n'ajoutoit rien à la pompe des cérémonies ; et l'on ne pense pas, je l'espère, honorer la Divinité en brûlant de l'encens pour elle. Le culte que l'on va lui rendre doit être purement spirituel ; il est plus important qu'on ne le croit, d'empêcher que l'on n'y ajoute aucune cérémonie inutile : il n'y a pas loin de la fumée de

l'encens à celle des holocaustes, et à toutes les autres chimères, créées par la superstition et par l'erreur.

Je dois dire encore, que j'ai été peu satisfait de cette pantomime allégorique, de l'incendie de l'athéisme et de l'exaltation de la sagesse; outre qu'elle a été mesquine dans l'exécution, il est impossible de ne pas sentir que de telles fictions ne peuvent paroître que froides et petites, à côté de la sublimité du spectacle qui les environne.

La réunion de tout un peuple, le concours de tous les arts pour en exprimer les sentimens, des chants, des hymnes et de beaux vers, voilà ce qui doit composer les fêtes, voilà ce qui les rend majestueuses et attendrissantes: des danses, des jeux et des exercices, voilà ce qui les embellit encore; des discours sages et moraux, où l'éloquence et la philosophie s'unissent; pour éclairer les hommes des représentations dramatiques, où l'émotion et le plaisir sont les compagnes de la vertu, voilà ce qui doit les diriger vers un but utile et politique: mais bannissons en, par la suite, tout ce qui peut en affoiblir la dignité, et en atténuer l'influence.

Lorsqu'à la fête du 10 août, par exemple, tous les attributs du royalisme, tous les signes de la noblesse et de la féodalité, tous les hochets

de l'orgueil furent consumés par les flammes, sous les yeux de la Convention, ce ne fut point une allégorie, mais un grand acte de la justice nationale, mais un grand exemple donné à toutes les nations de la terre, mais une grande et auguste cérémonie, dont l'objet étoit très réel, et qui étoit elle-même une conséquence du gouvernement adopté par le peuple : et autant cette cérémonie, telle qu'elle fut exécutée, fut imposante et magnifique, autant elle eût été petite, si elle n'eût pas été réelle, ou si l'on y eût mêlé la présence de quelque être allégorique et moral.

Parmi vos fêtes annuelles, il en est une, qui sera chère à tous les adorateurs du vrai Dieu, c'est celle que vous avez consacrée au malheur et au soulagement de l'indigence.

Les anciens sacrifioient à la crainte : presque tous les peuples de l'univers ont, dans leurs institutions religieuses, reconnu l'existence d'un être naturellement méchant, occupé sans cesse à combattre le bonheur des hommes ; et ils ont souvent voulu l'adoucir par des sacrifices et par des prières : cette idée étoit une suite de l'asservissement de l'espèce humaine, qui a presque toujours mieux aimé flatter les tyrans que les détruire... Mais ce n'est pas sous ce point de vue, que vous avez institué une fête au malheur ; c'est pour annoncer au monde que

l'individu frappé par lui, trouveroit dans nos institutions tout ce qui pourroit l'adoucir. Jamais, sans doute, en reconnoissant l'existence de l'Être suprême, vous ne pouviez mieux seconder ses vues : vous êtes devenus les instrumens de sa bienfaisance, en vous chargeant du soin de réparer, autant qu'il seroit en vous, les maux qui échappent à ses soins, ou qui résultent des institutions mêmes qui organisent la société.

Il est beau d'honorer le malheur ; il est plus beau de le réparer : vous avez fait l'un et l'autre en établissant la fête dont je parle, et en en choisissant la journée, pour acquitter une dette de la société toute entière.

Ainsi, vous accoutumerez les hommes au bonheur de faire le bien, en même temps que vous graverez dans leurs cœurs, ce précepte de la bienfaisance, qu'il faut voler au secours de ses frères, et les chérir d'autant plus qu'ils nous semblent plus malheureux.

A Rome, lorsqu'un lieu quelconque étoit frappé de la foudre, il étoit à jamais sacré ; et l'on y conservoit religieusement, au pied d'un autel que l'on y élevoit exprès, tout ce qui portoit l'empreinte du courroux céleste : cette pratique est l'emblême des devoirs que doivent remplir des hommes vertueux et libres.

O malheur, je te salue si tu viens seul, dit un proverbe castillan ; mais chaque français doit dire : « O malheur, je te salue, si tu tombes » sur un de mes frères, car tu me donnes » l'occasion de remplir le plus saint ministère, » dont un homme puisse être chargé, celui de » réparer ou d'adoucir une des erreurs de la nature ; » mais je te salue avec bien plus d'empressement, si » c'est moi que tu frappes, car alors, tu me rends » l'objet de la bienfaisance générale et des consolations de l'amitié, et les blessures que tu me fais, » aulieu d'être cruelles, me sont douces. . . . . .

Les principaux actes de la vie civile auront aussi leurs cérémonies et leurs fêtes, comme les grands phénomènes de la nature, les belles époques de votre histoire, les vertus morales et les travaux ordinaires de l'industrie, de l'agriculture et des arts.

Ainsi, vous leur donnerez un nouvel éclat, et vous les embellirez d'un nouveau charme.

Ainsi, vous mettrez en action ce principe fondamental de tout gouvernement sage et libre, que le bonheur individuel doit être la fin de toute association d'hommes, et le but de toute constitution politique : ainsi vous ferez connoître aux citoyens, que tout, jusqu'à leur conduite intérieure et privée, doit être sous la surveil-

lance du corps social, et se diriger vers son plus grand avantage : ainsi, vous leur apprendrez, que si la patrie est heureuse de leur bonheur, ils doivent en cherchant à l'accroître par l'exercice de leurs devoirs, accroître aussi celui de la patrie, dont la prospérité ne peut se composer que de celle de chacun de ses membres.

Les naissances et les mariages, qui devront avoir leurs cérémonies, ou plutôt leurs formalités particulières, destinées à les constater d'une manière authentique et légale, auront donc aussi leur pompe commune; et le jour de leur commémoration annuelle sera une fête nationale. Quel plus beau spectacle à offrir aux hommes, que la solemnité du bonheur ou la fête de l'espérance! La naissance d'un citoyen est une conquête pour la patrie; et il faut bien que chaque année, elle se réjouisse en commun, des nombreux appuis qui lui auront été offerts: il faut bien qu'elle contracte devant l'univers et devant les siècles, l'obligation de protéger la foiblesse de ceux qui seront, un jour, appellés à l'éclairer ou à la défendre.

Je voudrois que dans cette fête, les mères parûssent environnées des nombreux enfants qui seroient nés d'elles: je voudrois que le premier rang fût donné à celles qui en les allaitant elles-

mêmes, auroient rempli la plus douce obligation de la maternité; et que cette distinction si légitime répétât, ce qu'on ne peut trop redire, que ce n'est pas seulement par des sacrifices et par des actions difficiles que l'on sert le mieux la République, mais par l'exercice des vertus privées, mais par l'accomplissement paisible des premiers devoirs de la nature, qui offrent eux-mêmes la plus douce des félicités.

Je voudrois que, semblable au chêne des forêts, dont l'immense feuillage couvre tous les réjettons qui sont nés de lui, le père de famille y parût au milieu de tous ses fils; et que l'on vît avec respect une nombreuse postérité, se presser autour du vieillard en cheveux blancs, qui l'auroit élevée avec honneur, pour la patrie et pour la vertu.

Je voudrois que cette fête fût exclusivement consacrée à honorer la paternité; j'en bannirois le froid célibataire, celui dont l'ame de glace n'a jamais senti le bonheur d'être père, et goûté l'espoir de se voir renaître un jour; celui qui n'a jamais versé des larmes, en essuyant celle de son fils, ou en entendant les premiers accens de sa voix timide et foible : je craindrois que sa présence ne vînt refroidir une aussi touchante cérémonie, et ne portât la tiédeur et la contrainte au milieu des doux épanchemens qui sauront en faire le charme.

Je lui défendrois pareillement d'assister à la fête du mariage: qu'il reste seul avec lui-même, celui qui n'a voulu s'occuper que de lui seul; qu'il trouve partout, aulieu des touchantes émotions de l'ame, le dégoût et l'ennui qu'il a préférés, dans son délire, à la douce réalité du bonheur.

La fête du mariage chez des hommes égaux et libres, dont les mœurs sont pures et l'ame sensible, doit être la plus belle des fêtes; c'est celle de l'amour et de la volupté: qu'elle soit digne de son institution et des sentimens qui doivent l'embellir; que l'on y retrouve tout ce qui peut charmer l'ame, attendrir le cœur, promettre une félicité sans remords et un bonheur toujours renaissant : que le jeune homme, nouvellement épris, y paroisse sous l'égide des mœurs, à côté de sa jeune amante, et jouisse déjà, par l'espoir des vrais biens qui lui sont promis : que les époux, unis depuis peu, viennent y renouveller leurs sermens et s'y jurer encore une inaltérable tendresse; que ceux qui peuvent s'honorer d'un plus long amour, s'y montrent en exemple aux jeunes époux qui suivent leurs traces.

Mais comment fixer l'ordre de ces fêtes, comment les décrire d'avance, et se flatter de les retracer dans de froides peintures? Il faudroit les pinceaux de l'Albane, ou les crayons de Boucher;

et ma plume reste immobile devant un sujet aussi gracieux.

Il me semble que la nature a formé pour ces aimables cérémonies, le voluptueux mois Floréal; il me semble que le parfum des fleurs, le chant des oiseaux, la douce température de l'air s'unissent aux émotions de l'ame, pour embellir la solemnité des plus doux sentimens du cœur.

Je vois un autel de gazon, élevé à quelque distance de la Cité, sur un tapis de verdure, et sous la voûte d'un feuillage impénétrable aux feux de l'astre du jour : les plus anciens époux du canton l'environnent ; ils sont les chefs de la cérémonie. Les époux unis depuis la dernière fête, s'avancent en ordre, et avec cette contenance paisible qui exprime le vrai bonheur ; leur front ne brille point de cet éclat séduisant et rapide, que donne le plaisir, mais de ce calme tranquille, signe incontestable d'une félicité pure : ils sont précédés des jeunes filles, dont l'habillement est celui de l'innocence, et dont le maintien est celui de cette gaîté, qui s'allie si bien avec la pudeur ; des guirlandes de fleurs les unissent ensemble, et des bouquets de roses font leur parure.

Leurs danses vives et légères peignent l'alegresse de ce beau jour, et les sentimens qu'il

inspire : les jeunes gens se pressent autour d'elles; ils se mêlent à leurs jeux ; ils font retentir les airs de chansons patriotiques, ou relatives à la solemnité qui les rassemble, d'hymnes en l'honneur des héros morts pour la patrie, ou de chants de triomphe consacrés aux grands événemens de notre histoire. . . . . .

Les jeunes époux s'approchent de l'autel; ils reçoivent des mains augustes de ceux, dont la constance et l'amour leur ont déjà servi de modèles, des couronnes de fleurs, et des rameaux de mirthe, dont ils ornent leur tête et leur sein: ils s'avancent ; ils jurent ensemble de remplir toutes les obligations que la nature et la société leur imposent, ces devoirs sacrés, dont l'accomplissement est la première source du bonheur; et des cris de joie mille fois répétés, consacrent, au nom de la patrie, des sermens qui lui sont si chers.

Un vieillard, placé à côté de l'autel, s'élève sur les gradins qui l'entourent ; cinquante ans de vertus et de bonheur, lui donnent le droit de faire entendre sa voix, dans une fête consacrée au bonheur et à la vertu : ses fils et ses petits fils sont au nombre de ceux qui l'environnent; il leur a appris de bonne heure à être sensibles et bons, bienfaisans et justes; à accueillir l'huma-

nité souffrante, à défendre le foible, à soulager le pauvre ; il a façonné leur ame à la pratique de toutes les vertus, et il jouit par eux de toutes les récompenses qui peuvent embellir une longue vie, consacrée à faire le bien.

Son aspect est le signal du silence : on le respecte, on l'aime ; et on va l'entendre avec plaisir.

Il parle aux jeunes époux de leurs obligations les plus sacrées, de celles qu'il a si bien remplies : Il leur rappelle ce qu'ils doivent à la Patrie, ce qu'ils se doivent à eux-mêmes : il leur apprend quels sont les devoirs qui les lieront à ceux auxquels ils donneront le jour ; comment ils devront former pour la République des hommes industrieux et justes, des femmes laborieuses et fidèles ; par quels moyens ils accoutumeront leurs enfans à écarter loin d'eux toute imposture, à se préserver de toute injustice, et à aimer leurs frères et leur pays : il enseigne aux épouses l'art de calmer, par une douceur habituelle, toutes les allarmes de leurs époux ; aux époux eux-mêmes à se conserver l'objet de l'affection de leurs épouses. Il fait voir que les bonnes mœurs sont le seul lien des mariages, comme la seule base de la prospérité publique ; et nul n'a cessé de l'entendre, sans avoir au fond de son cœur, l'ardent desir de suivre ses préceptes et le sentiment d'en être digne.

Les danses et les jeux recommencent, et succèdent à ces touchantes cérémonies. Les jeunes gens s'exercent à la lutte, à la course, à tous les exercices qui donnent de l'agilité ou de l'adresse; ils reçoivent des prix que leur décernent les vieillards : ces prix sont modestes et simples, comme les mœurs de ceux qui les donnent et comme les actions qu'ils récompensent. Des fleurs, un ruban ou un rameau de verdure suffisent pour consacrer leur victoire et pour honorer leurs succès. Tantôt ils figurent dans la campagne ces combats illustres qui consolidèrent la liberté française; tantôt ils offrent l'image des premières fêtes qui en embellirent l'aurore : d'autres fois, ils élévent un monument de gazon ou des trophées de verdure à la mémoire des grands hommes, qui ont fondé ou honoré la République; enfin, leurs chants et leurs danses comme leurs plaisirs et leurs jeux sont dirigés vers un même but, vers l'amour de la Patrie, vers l'accroissement de celui de la Liberté, vers l'épuration des sentimens qui produisent les bonnes mœurs; et toutes leurs actions comme toutes leurs paroles, tendent à rendre les hommes plus dignes du nom sacré de Citoyen.

Si les fêtes de la naissance et du mariage sont les solemnités de l'espérance, et du bonheur,

on peut dire que celle des funérailles sera celle de la reconnoissance et de la mélancolie, dont le charme pour les ames sensibles et pures, n'est ni moins touchant, ni moins aimable.

Les regrets ont aussi leur volupté, la douleur a aussi ses dédommagemens et ses jouissances ; et, s'il est cruel d'avoir à gémir sur les pertes irréparables des personnes que nous avons aimées, il est doux de pouvoir encore les rappeller au milieu de nous, par le prestige des souvenirs : on croit revivre avec elles, en s'occupant de leur mémoire ; on jouit des honneurs qu'on leur rend, comme si elles pouvoient y être sensibles, et la reconnoissance qu'on leur témoigne, semble s'épurer encore à nos yeux, par le triste avantage qu'elle a, d'être la plus désintéressée de toutes.

Oh ! Qu'il est doux, qu'il est consolant de pouvoir suivre, au-delà du trépas, l'ami qui nous servit de père, où le père qui fut notre ami ; l'épouse qui partagea nos peines, nos espérances et nos plaisirs, et dont la douceur aimable sut calmer au sein du bonheur, l'impétuosité de nos jeunes ans ; la mère tendrement chérie, qui prit tant de soin de notre enfance, apperçut notre première pensée, au moment où elle put éclorre, entendit notre premier langage, et recueillit,

dans nos caresses naïves, les premières expressions de la tendresse; l'amante toujours adorée, qui nous aima, comme nous l'aimâmes, et dont le dernier sentiment fut encore celui de l'amour; l'homme bienfaisant et vertueux, qui éclaira notre raison, dirigea nos premiers penchans, et nous fit aimer de bonne heure la pratique de ces devoirs, sans laquelle il n'est point de bonheur......

Oh! qu'il est consolant pour nous mêmes, lors que la mort plane sur nos têtes et va sonner notre dernière heure, de pouvoir en jettant un dernier regard sur la terre que nous allons quitter, sur les amis qui nous y pressent encore dans leurs bras, sur la famille éplorée qui nous y prodigue les soins les plus tendres, appercevoir des regrets et des larmes et être surs, en cessant de vivre, que notre dernier soupir ne terminera pas notre existence, mais qu'elle se prolongera encore dans le cœur de ceux qui nous furent chers.

Il semble qu'alors la mort n'est pénible que pour ceux qui en sont les témoins; il semble que l'on n'est sensible qu'à la douleur que l'on fait éprouver, et que les angoisses déchirantes qui précédent la dissolution de notre être, se changent en une sensibilité douce, qui ne nous permet d'être touché que de l'attachement qu'on nous témoigne.

Et, si à ces consolantes pensées viennent se joindre quelques-unes de celles qui nous montrent une nouvelle vie au-delà du trépas même, auquel nous allons succomber; si l'image de la destruction est effacée dans notre ame, par le sentiment d'une immortalité bien-heureuse; si au regret de nous séparer de tous les amis qui nous entourent, se joint l'espoir d'aller bientôt rejoindre ceux qui naguère furent l'objet de nos larmes, alors, loin d'être cruelle, la mort elle-même ne nous paroît plus qu'un nouveau bienfait de la nature, et nous l'attendons avec confiance.

Toutes les nations de la terre ont placé les funérailles, les honneurs à rendre aux morts, les consolations à répandre sur les derniers instans de la vie, au rang de leurs devoirs politiques et religieux les plus sacrés et les plus chers. Il semble, comme l'a dit Billaud-Varennes, *que les cérémonies funèbres soient le dernier adieu, non de quelques hommes seuls, mais de la nature*; il semble que ce soit une dette de la société toute entière, et que la reconnoissance générale s'y reproduise, sous les formes les plus susceptibles de porter dans toutes les ames, l'attendrissement et l'émotion.

Partout, quelques soyent le caractère et les mœurs des peuples, leurs opinions religieuses, leur

morale et leur philosophie, depuis la région glacée où la piété filiale du sauvage le porte à donner la mort à son père, pour l'arracher aux infirmités de la vieillesse, jusques à ces contrées brûlantes, où le vieillard près d'expirer, est porté par sa famille réunie au bord du fleuve, dont les ondes saintes doivent effacer, en lavant son corps, toutes les souillures de sa vie : les funérailles sont une cérémonie touchante et solemnelle, et la commémoration de la mort, une fête pour le sentiment.

Partout le desir de se survivre se retrouve dans les plus secrètes pensées, partout la sensibilité de l'ame a besoin de s'épancher dans des actes publics, qui nous rapprochent, en quelque sorte, de ceux dont la perte nous est cruelle. Les liens qui nous attachent à ceux qui nous sont chers et qui nous aiment, ne peuvent se rompre entièrement, et malheur à l'ame de glace pour qui les regrets et la douleur ne seroient pas quelquefois un aliment indispensable !

Les prêtres qui surent faire tourner à leur avantage toutes les erreurs et toutes les passions, et qui presque toujours ne fondèrent, que sur nos vices et sur nos foiblesses, cet empire immense que la raison vient d'anéantir, nos prêtres du moins, dans tout ce qui appartenoit aux dogmes et aux pratiques funèbres, semblent avoir assez

bien pensé de l'humanité pour songer à n'établir leur influence que sur les plus doux sentimens du cœur.

Ce n'étoit point, en effet, à l'ingratitude et à l'oubli de ce qu'on doit à ses parens, à ses bienfaiteurs et à ses amis, qu'ils demandoient des tributs et des offrandes; c'étoit à la piété filiale, à la reconnoissance, à l'amitié : et l'espérance d'être utile même après leur mort à ceux que l'on avoit aimés, étoit l'illusion pour laquelle ils réclamoient des fondations et des aumônes.

C'étoit quelque chose en effet de bien consolant et de bien doux que cette certitude qu'ils osoient nous offrir, de soulager pour un peu d'or ou avec des prières et des cérémonies, ou par la pratique soutenue de quelques devoirs et de quelques vertus, les peines de ceux que nos cœurs avoient chéris : c'étoit une illusion bien heureuse que cet espoir que l'on nous donnoit, d'appliquer au soulagement de nos amis, pour jamais séparés de nous, jusqu'aux bonnes actions que nous pouvions faire.

J'ai vu avec un attendrissement difficile à rendre, le simple habitant des campagnes, porter le fruit de ses sueurs et de son travail, au prêtre rustique de son canton, afin d'en obtenir des prières qui pussent accélérer l'instant où

son père, qui n'étoit plus, jouiroit d'un bonheur sans fin. J'ai vu la mère sensible et tendre apporter aux mânes de son fils le même tribut d'amour, de bienfaisance et de vertu, et se consoler de sa perte, par l'espoir de contribuer encore à son éternelle félicité.

Mais la superstition gâte tout ce qu'elle frappe, et rend dangereuses, par leurs conséquences, les consolations qu'elle donne : il y a trop près de ses illusions, quelques douces qu'elles nous paroissent, aux agitations du fanatisme et à l'asservissement des peuples, pour que le flambeau de la raison n'ait pas dû se hâter de les dissiper. Je ne viens pas les redemander à la politique des prêtres; je ne viens pas les redemander à la confiance des ames sensibles; je ne veux pas fonder de nouvelles erreurs, mais réclamer la seule pratique du plus pieux de nos devoirs, de celui que la reconnoissance commande, et que la justice prescrit.

Je ne veux pas que l'on rétablisse des fables : elles ont régné pendant trop de siècles, et leur empire est trop funeste; mais que l'on restitue au sentiment les jouissances qui lui appartiennent.

Honorons les morts, ou plutôt offrons aux vivans, par ces honneurs mêmes des consolations, des espérances et des sujets d'émulation.

Honorons la vertu de ceux qui ne sont plus, afin que ceux qui leur survivent, puissent desirer de les imiter.

Les Anciens possédoient, à un très haut degré, l'art de reporter dans leurs institutions publiques toutes les sensations qui peuvent agir sur le cœur des hommes. Ils savoient profiter, pour les embellir; de toutes les circonstances qui peuvent y ajouter une nouvelle parure; et ils n'avoient garde d'oublier des cérémonies, où s'associoient, avec tant de charmes, la mélancolie des souvenirs, les impressions de la douleur même, les illusions de la tendresse et le pouvoir des grands exemples; et où les richesses des arts, les conceptions immortelles du génie et les créations les plus aimables de l'imagination et de l'esprit, peuvent être consacrées avec tant de succès à honorer ce qui est honorable, et à perpétuer, dans la mémoire des gens de bien, ce qui ne peut y vivre trop longtems, la reconnoissance pour la vertu.

Leurs fêtes funèbres, dont le caractère étoit à la fois simple et grand, majestueux et tendre, furent toujours l'un des grands moyens employés par leurs législateurs, pour perfectionner l'éducation publique, et diriger toutes les affections du peuple, vers l'amour de la gloire et vers le

mépris de la mort, qui en est le compagnon inséparable.

Cette pompe du trépas, ces jeux, ces combats, ces luttes, ces libations et ces sacrifices, qui rassembloient sur la tombe des morts, la multitude qui révéroit leur mémoire, avoient quelque chose de si auguste et de si touchant que, même après trente siècles, ils nous attendrissent et nous enflamment, par les seuls récits qui nous en restent : nous assistons aux funérailles d'*Anchise*, aux jeux funèbres qui suivirent la mort de *Patrocle*; nous entendons ces chants de douleur, qui retentissent autour de l'urne où sont déposées les cendres des héros qui ont combattu pour la liberté, ou aggrandi le domaine de l'esprit humain; et nous jouissons par la pensée du spectacle le plus digne d'être offert à des hommes éclairés et libres. Que sera-ce, quand nous en serons les témoins nous mêmes; que sera-ce, quand ces grandes fêtes seront destinées à célébrer ce qui nous aura été cher, et à éterniser des regrets qui auront pris leur source dans nos cœurs?

Les Grecs associoient les fêtes funèbres aux grands événemens de leur histoire qui, comme celles de tous les peuples ne pouvoient consacrer de grandes actions sans rappeller de grandes

pertes, et où l'on ne pouvoit manquer de retrouver à chaque page, à coté du courage et de la victoire, le cercueil et le néant de la mort.

Souvent ces grandes actions mêmes étoient devancées par les jeux, qui devoient un jour en éterniser le souvenir : tant ces peuples sensibles sentoient le besoin d'associer l'idée de la mort à celle de la gloire, et d'accoutumer les hommes à contempler sans effroi l'abîme incommensurable de la tombe et de l'éternité.

Souvent la veille d'une bataille étoit consacrée à des jeux funèbres, en l'honneur de ceux qui devoient y périr ; alors les guerriers qui les célébroient, sembloient, avant de se dévouer pour la patrie, être appellés au jugement des siècles, et recueillir d'avance le tribut d'estime et de gratitude, qui devoit accompagner d'âge en âge, le souvenir de leurs vertus.

L'histoire renferme sur-tout le récit d'une de ces fêtes, qui, se liant à celui de l'une des plus grandes actions, dont l'antiquité puisse se glorifier, a toujours produit sur toutes les ames, une émotion vive et profonde. Je veux parler des jeux funèbres, qui précédèrent à Lacédémone, le dévouement des Thermopiles ; de cette pompe auguste et sainte, où l'on vit les trois cens

Spartiates qui, sous la conduite de Léonidas, alloient mourir pour la liberté, célébrer eux-mêmes, en présence de leurs parens, de leurs amis, de leurs concitoyens, les funérailles qui les attendoient.

Jamais des hommes peut-être n'ont été frappés d'un plus grand spectacle : jamais la muette éloquence des grandes choses ne se déploya d'une manière plus sublime : et si l'on considère, qu'indépendamment du puissant intérêt, qui s'attachoit aux généreux citoyens, dont la mort n'étoit que trop sûre, le salut de la patrie, ses espérances et ses dangers étoient la pensée dominatrice qui asservissoit tous les cœurs, et cette pensée se trouvoit fortifiée encore, par l'aspect d'une cérémonie aussi extraordinaire ; si l'on songe que dans ce moment même, la Grèce entière étoit assaillie par un million de soldats, et que trois cens hommes seuls marchoient au devant d'eux pour les combattre ; si l'on se rappelle, que, tandis que la perte de ces vertueux citoyens étoit assurée, leur victoire étoit douteuse, et que pourtant, c'étoit à elle seule qu'étoit attachée la destinée de tout un peuple, on sentira quelles émotions devoient s'emparer de toutes les ames ; au spectacle d'une solemnité qui consacroit d'une manière si touchante, et le dévouement magnanime des trois cens républicains, et la gran-

deur du péril qui le rendoit nécessaire.

De tels hommes étoient incapables de se laisser intimider ou affoiblir par le sentiment du danger: c'étoit au contraire en le rendant présent à leurs pensées, qu'ils acquéroient de nouveaux moyens de le vaincre ; ils ne séparoient point dans leur ame, l'espérance de la victoire de celle d'une mort glorieuse; et leur courage, excité encore par des sentimens aussi sublimes, devenoit digne des plus grands succès.

L'idée de la mort, chez les anciens, n'étoit point une idée importune ; elle étoit consolatrice et bienfaisante : ils l'appelloient, au lieu de la repousser; elle les accompagnoit sans cesse dans leurs fêtes et dans leurs banquets, comme au milieu des batailles, et parmi les travaux de la guerre : ils y trouvoient un encouragement pour la gloire, un aiguillon pour la volupté, et par cet avertissement perpétuel, de la briéveté de la vie, ils étoient naturellement conduits à ne laisser perdre aucun des rapides instans qui la composent.

Les Anciens considéroient la mort, comme un azile tutélaire, et non comme un écueil redoutable. Elle n'étoit pas pour eux *le roi des épouvantemens*, mais la source de toutes les consolations; et c'étoit parce qu'ils apprenoient tous

les jours à mourir, qu'ils savoient vivre vertueux et libres.

Le mépris de la mort, en effet, est la première vertu des républicains ; il n'est point de liberté bien assurée pour celui, dont la vie peut être retenue en ôtage entre les mains des tyrans. Il ne pourra jamais se dire libre, celui qui ne saura pas trouver un refuge à l'abri de tous les despotes, et qui ne verra pas dans la mort, une protectrice constante, contre toutes les entreprises des oppresseurs et des méchans (1). Sans le mépris de la mort, l'homme reste foible et timide, pusillanime et craintif : il est la proie du premier scélérat qui lui fait envisager ce qu'il redoute : il est étranger à sa patrie, incapable de la défendre, et prêt à la trahir pour se sauver.

Mais il ne suffit pas d'avoir appris à contempler la mort sans terreur, d'être prêts à nous y dévouer

---

(1) On sait le trait de ce forçat, qui, menacé d'être frappé injustement, dit : *Ce n'est pas un homme que l'on traite ainsi*, et se précipite dans la mer, en entraînant avec lui, le compagnon de son esclavage. Quelle leçon, même pour les plus ardens amis de la justice et de la liberté ! Il étoit libre, quoique dans les fers, cet homme, digne d'un meilleur sort ; et son oppresseur n'étoit qu'un esclave ; car il étoit barbare et injuste. Caton, à sa place, se fût conduit comme lui, et lui, dans utique , auroit donné à la postérité le même exemple que Caton.

sans crainte, de la voir sans effroi s'approcher de nous ; il faut encore être déterminé à s'avancer au-devant d'elle, à lui tendre les bras, et à ne la considérer que comme une amie, chargée de la fonction salutaire de terminer toutes nos peines.

Et pourquoi l'envisagerions-nous autrement ? N'est-elle pas pour l'homme de bien un égide contre toutes les attaques de l'injustice ? N'est-elle pas un rempart pour la vertu, au pied duquel viennent se briser les efforts impuissans du crime ? Peut-elle être redoutable à d'autres qu'au méchant dont elle déconcerte toutes les trames, et qui ne doit laisser après lui qu'une mémoire justement odieuse ?

Avec elle, il ne reste plus sur la terre d'autre supériorité, que celle du courage sur la foiblesse, et de la vertu sur le vice. (1)

C'est elle qui remet tout à sa place, et qui vengeant bientôt le bon citoyen, des succès impies

---

(1) « Penses-y-bien, jeune homme, » dit ROUSSEAU, et ces paroles me semblent sublimes, » que sont dix, vingt, » trente ans pour un être immortel? La peine et le plaisir » passent comme une ombre : la vie s'écoule en un instant ; » elle n'est rien par elle-même ; son prix dépend de son emploi : » le bien seul qu'on a fait demeure, et c'est par lui qu'elle » est quelque chose. »

de l'homme artificieux et adroit, amène pour lui le jugement des siècles, et les réparations de la postérité.

La mort est le sommeil du juste et l'azile de l'opprimé. Accoutumons-nous donc de bonne heure à ne la considérer que comme un bienfait de la Providence, et non comme une loi barbare de la nature. Quel seroit l'homme assez peu sage, pour vouloir, en la bannissant de dessus la terre, s'exposer à y rester seul et sans aucun azile, sous la dépendance absolue de la scélératesse et de l'audace ? Que nos institutions publiques donc nous familiarisent avec son idée, nous apprennent à en ôter tout ce qu'il peut y avoir d'amer, et nous empêchent de trouver des sujets d'allarmes là où il ne faut voir que des consolations.

La fête annuelle des funérailles, en dirigeant nos méditations vers ces pensées mélancoliques et sublimes, le plus doux aliment des ames sensibles, nourrira le sentiment, qui nous lie à ceux dont nous pleurons la perte, et nous préparera, en même tems, à nous ressouvenir sans effroi, qu'à peine quelques jours bien rapides se succéderont peut-être encore, avant que nous ayons partagé le sort de ceux à qui nous donnons des larmes.

Ce que je viens de dire suffit, sans doute, pour déterminer le caractere qu'il faut imprimer à

cette fête: il doit être simple et pieux et tel, en un mot, qu'il convient à la pompe de la douleur, et à la solemnité du sentiment. La mémoire des morts doit être honorée d'une manière convenable et digne; il faut que l'on y célèbre avec sensibilité, les bonnes actions de ceux qui ont cessé de vivre, et que nul ne puisse y assister, sans y recueillir des consolations et des exemples. Il faut qu'aucun citoyen ne s'en retire, sans emporter cet attendrissement qui prépare l'ame aux douces vertus, et qui est pour elle, dans tous les tems, une si précieuse jouissance.

Vous ne voudrez pas que l'estime publique paroisse ne s'attacher qu'à ce qui est admirable et grand, qu'à ce qui étonne et subjugue l'esprit: mais vous honorerez tout ce qui est juste; et les bonnes mœurs long-tems pratiquées, et les vertus sociales et paisibles auront aussi leur gloire et leurs récompenses.

Dans un état qui se crée lui même, et au moment de sa création, les grands élans du courage et les grandes pensées du génie, sont nécessaires à cette explosion nationale, qui peut seule triompher de tous les obstacles, et opérer un grand changement: mais dans un empire déjà organisé sur les principes de la sagesse et de la raison, quand tout le systême politique n'obéit plus qu'à

une impulsion uniforme et constante, sa marche ne doit point l'entraîner hors du cercle que lui a tracé la main sublime, de la quelle il a reçu le mouvement et la vie; et alors ce sont les vertus paisibles qu'il faut encourager et faire naître.

Alors, les bonnes actions, qui peuvent se répéter sans cesse, valent mieux que les grandes actions, qui ne peuvent être que rares, et dont l'influence est moins utile.

Alors, le laboureur qui cultive son champ avec intelligence et probité, l'épouse vertueuse et sensible, qui élève et nourrit ses enfans, qui leur apprend à aimer leur pays, et à être compatissans et justes, auront autant de droits à vos honneurs, que dans d'autres temps, le guerrier, l'écrivain et le philosophe.

Je voudrois que les funérailles particulières, n'eussent aucun caractère de cérémonies et de solemnités : il faut laisser à ces premiers instans de la douleur, le seul éclat qui naît d'elle-même; le temps en adoucit l'amertume, mais ce n'est que lui, qui la peut changer en des regrets moins insupportables; et, il faut bien, avant de provoquer des pleurs, attendre qu'elles puissent couler sans être pénibles : je craindrois d'ailleurs, que l'orgueil ne se mît à la place du sentiment, et que l'inégalité des fortunes, dont il n'est pas

en votre pouvoir d'affranchir la terre, ne reportât bientôt, dans ces fêtes privées, un vain luxe incompatible avec les mœurs austères que vous voulez fonder parmi nous. La modestie et la simplicité, voilà les vertus républicaines : si dans tout ce qui est commun, si dans tout ce qui est national et pour le peuple, elles doivent faire place à la plus grande magnificence, il faut les retrouver nécessairement, dans ce qui n'est que particulier.

Je voudrois donc que les inhumations se fissent sans aucune pompe, et qu'il n'y eût de formalités que celles qui sont nécessaires pour constater le décès des citoyens : ce n'est pas à moi à les indiquer ; elles appartiennent à la législation civile, et je me borne à les y renvoyer : je n'ai voulu vous entretenir que d'une fête annuelle et publique, et c'est d'elle seule que je parle.

Elle doit être, comme je l'ai dit, simple et pieuse : mais l'on doit y retrouver tout ce qui peut parler au cœur, élever l'ame et offrir des consolations à la douleur et au sentiment.

Je choisirois pour son époque, l'instant de l'année où la terre commence à voir flétrir sa parure, et où son deuil compatit, le mieux, aux peines de l'ame : le mois Brumaire, par exemple, ce mois où l'univers se dépouille de

ce coloris brillant, dont l'éclat nous avoit charmés jusqu'alors; où le ciel plus sombre, ne resplendit plus que de quelques feux ternes et rougeâtres, et où tout annonce que bientôt la nature entière va être plongée dans l'engourdissement de la mort, me semble devoir, plutôt qu'aucun autre, être désigné pour l'anniversaire de la douleur et des regrets. Tout ce qui nous entoure alors, nous invite à nous y livrer : il semble qu'il n'existe plus que des souvenirs sur la terre, et que si nous y tenons encore nous-mêmes, ce ne soit que par le sentiment de nos pertes : l'ame sent le besoin de s'élever à des idées surnaturelles; toutes ses jouissances sont dans les regrets du passé bien plus que dans l'espoir de l'avenir; et nos méditations se dirigent vers cette cause première de toutes les choses, dont l'idée consolatrice est un asile dans la peine, et un appui pour l'espérance.

Alors, nous aimons à nous retracer les vertus de ceux dont la séparation nous afflige : alors, nous aimons à leur payer ce tribut de larmes, qui alimente et console la mélancolie; et nous goûtons un charme d'autant plus doux, que rien, dans la nature entière, ne contraste avec nos pensées. Les prêtres, qui savoient fortifier leurs cérémonies de tous les accessoires qui peuvent y ajouter une nouvelle influence, avoient

choisi la même époque pour célébrer une commémoration pareille ; et quoique leurs pratiques fussent toujours accompagnées de tout ce qui peut le plus aisément enchaîner l'imagination et flétrir la sensibilité, cependant, tel étoit le pouvoir irrésistible des sensations, qu'elles rappeloient à l'ame, que les lui indiquer, suffisoit pour l'émouvoir et pour l'attendrir.

Ce seroit donc dans le mois Brumaire, que tous les citoyens célébreroient la fête auguste des funérailles. . . . Tous les habitans d'une même Commune se rassembleroient, au jour fixé, dans l'enceinte, qui, pendant cette année, auroit servi aux sépultures : (1) la mélancolie se nourrit dans l'ombre et elle se plaît parmi les tombeaux ; le lieu que je désigne est donc celui qui convient le mieux à une solemnité, dont la mélancolie et la douleur feroient le principal or-

(1) On sent bien que je ne voudrois pas laisser subsister nos cimetières tels qu'ils ont été jusqu'ici, étroits, resserrés et circonscrits par des murs plus ou moins élevés : je voudrois au contraire que l'on désignât, à quelque distance des Communes, un lieu plus approprié aux cérémonies dont je parle : un champ vaste et spacieux, planté d'arbres, et décoré, si je puis parler ainsi, de tous les ornemens de la mort, dont il seroit, pour ainsi dire, le temple, et où l'on retrouveroit tout ce qui peut émouvoir et nourrir la mélancolie et la douleur.

nement. Ce seroit déjà, sans doute, une bien touchante cérémonie, que cette réunion de beaucoup d'hommes, sur le lieu même où reposeroient les cendres de leurs amis et de leurs peres.

Je vois chacun d'eux attendri, chercher avec avidité pour la baigner de ses larmes, la pierre modeste, mais sacrée, qui couvre les restes de ceux, dont la perte cruelle et récente lui aura coûté le plus de regrets. J'en vois d'autres détourner les ronces, et ôter la mousse qui empêchent de lire les inscriptions simples, consacrées à nous retracer quelques vertus ou le souvenir de quelques bonnes actions, tandisque plusieurs contemplent sans effroi, le lieu tutélaire, où ils pourront aussi goûter à leur tour, l'éternel repos de la mort et l'oubli de toutes les peines.

Oh! si je pouvois assister un jour à quelques unes de ces pieuses cérémonies, dans les contrées si chères à mon cœur, où s'écoulèrent avec tant de rapidité les premières heures de mon existence, avec quelle volupté j'irois pleurer dans ce saint azile du repos et de la vertu! Avec quel empressement j'indiquerois moi-même, l'espace où je desirerois que deux Cyprès pussent ombrager bientôt la terre, sous laquelle je pourrois goûter enfin le calme que j'ai si peu connu! Je ne voudrois point qu'un vain faste outrageât ma dernière retraite,

mais combien je serois heureux, si je pouvois espérer que l'humble pierre choisie par mes propres soins, pourroit être quelquefois baignée des larmes du sentiment et de l'amitié, si je pouvois espérer qu'un jour la main de quelqu'être sensible et juste viendroit y graver le témoignage que je n'ai jamais cessé d'aimer mon pays, et de vouloir le bien de mes frères! ......

Je voudrois que des chants lugubres tels qu'en invente le génie de Gossec, conduisissent les citoyens au centre même de cette enceinte, où l'ambition vient s'anéantir, et où toutes les passions se taisent.

Je voudrois que des hymnes sacrés y célébrassent l'homme vertueux, qui depuis la dernière solemnité, se seroit endormi dans la sépulture de ses pères. Je voudrois que des inscriptions portées dans cette marche triomphale de la mort, indiquassent les vertus et le nom de ceux dont il faudroit honorer la cendre. J'aimerois qu'on vînt déposer sur leurs tombes les instrumens de leur travail, qui furent aussi les témoins et les compagnons de leur gloire : il me semble que l'ame du laboureur se réveilleroit avec délices, si on plaçoit auprès de lui tout ce qui dans ses mains laborieuses, contribua si puissamment à la prospérité de son pays. Je voudrois qu'au lieu de ces dis-

cours pompeux, commandés par la vanité et composés par l'adulation, une voix modeste se fît entendre et célébrât dignement les vertus de celui qui pendant la dernière année, auroit été enlevé à la patrie : Je voudrois que le bon père, le bon fils, le bon ami, l'homme compatissant et sensible, l'épouse vertueuse et tendre, la bonne mère, le fonctionnaire public qui auroit dignement rempli ses devoirs reçussent, au nom du peuple un juste tribut de regrets et d'honneurs, : je voudrois que l'on célébrât de préférence, et avant tout, celui dont la vertu modeste auroit desiré l'obscurité, celui de qui les actions n'auroient été nuisibles à la félicité d'aucun être; et que, si l'on étoit encore condamné à célébrer des guerriers et des héros, le premier rang ne fût pas pour eux. Des Citoyens humains et libres ne doivent jamais perdre de vue, même en honorant les vertus guerrières, qui sans doute doivent être honorées, que si les trophées de la victoire resplendissent d'un grand éclat, ils n'en sont pas moins toujours arrosés de sang et de larmes. (1)

(1) » Plutarque observe quelque part » dit le bon et sensible auteur des Etudes de la nature, » que Cérès et Bacchus qui » étoient des mortels, furent mis au rang des Dieux à » cause des biens purs, universels et durables qu'ils avoient » procurés aux hommes : mais qu'Hercule, Thésée et les » autres héros ne furent mis qu'au rang des demi-Dieux, parce » que les services qu'ils rendirent aux hommes furent pas- » sagers, circonscrits et mêlés de beaucoup de maux.

Je considérerois cette portion du peuple, rassemblée au tour des tombeaux, comme exerçant spécialement la souveraineté de l'opinion, et comme particulièrement chargée de préparer pour les citoyens morts le jugement de la postérité.

Je voudrois qu'un arrêt solemnel se fît entendre sur chaque tombeau moment où elle devroit se refermer pour jamais ;et j'appellerois la censure la plus rigoureuse envers toutes les mémoires, afin qu'une proscription morale fût aussitôt prononcée contre celle, qui devroit être deshéritée de l'estime des gens de bien.

Les Egyptiens en usoient ainsi après le décès de leurs monarques, et l'histoire les a distingués pour ces pratiques appellées justes: mais combien ce que je propose seroit plus digne de la majesté d'un grand peuple, qui s'est resaisi de sa dignité! Qu'importe en effet, qu'un despote, plus ou moins affreux, ait été plus ou moins coupable ! Les peuples sont-ils beaucoup moins malheureux sous la tyrannie de ces hommes, que l'adulation et la bassesse décorent du nom de rois justes, que sous la domination de ceux qu'on flétrit avec plus d'équité, par la qualification de méchant ? Cette bonté si vantée ne se réduit-elle pas en dernier terme, à traiter avec plus de complaisance quelques favoris

corrompus? Qu'importe donc la vie des rois, et le jugement favorable ou sévère qu'en porte la postérité? Qu'importent les tyrans et leur mémoire? Bientôt la terre en sera délivrée, et il ne restera plus d'eux que le souvenir de leurs crimes.... Mais l'essentiel dans un état libre où l'égalité est reconnue, où les droits de tous sont consacrés, c'est que la conduite de chaque citoyen soit pesée et mise au grand jour; c'est que nul ne puisse échapper à la responsabilité de l'honneur, même en se réfugiant dans l'azile du tombeau.

Cette démocratie de la mort, telle que je la propose, doit-être le complément nécessaire de la démocratie politique, dont vous avez su, les premiers, donner l'exemple à l'univers. Eh! ne craignez pas que la calomnie en dicte jamais les grands jugemens; l'envie et la haîne, qui l'inspirent, s'anéantissent dans la tombe; elles poursuivent rarement au delà du trépas, les victimes qu'elles ne craignent plus, et la vertu qui ne demande que des souvenirs est défendue par tous les hommes.

Qu'ils seroient beaux, qu'ils seroient sublimes, ces actes éclatans de la justice d'un peuple, qui sauroit, même après la mort de ses citoyens, suivant qu'ils auroient été vertueux ou méchans, dispenser la louange et le blâme; et qui, n'écoutant aucune prévention particulière, retraceroit parmi

nous l'image de ce tribunal terrible et juste, que la religion des anciens avoit placé à l'entrée de leurs enfers !

La flatterie n'expire pas même sur la tombe des rois ; elle survit à leur destruction ; et leurs obsèques retentissent encore de son impudique langage : mais elle seroit à jamais bannie des funérailles d'un peuple libre. On n'y entendroit que la vérité ; on n'y invoqueroit que la justice, et l'un et l'autre s'uniroient pour les épurer encore, aux épanchemens et aux regrets de la nature et de l'amitié.

Ce Jugement solemnel, dont chaque année reproduiroit la pompe, seroit le plus puissant mobile du courage et de la vertu. Il n'est aucun homme sans doute, qui à moins que son ame ne soit flétrie par la dépravation et par le vice, puisse, en quittant la vie, devenir *sourd au bruit de sa mémoire.* (1) L'idée de cette solemnité de la justice et de l'opinion seroit donc sans cesse présente au cœur de tous les citoyens dans quelque circonstance qu'ils se trouvassent, et dans quelque situation qu'ils fussent : elle seroit la consolation du pauvre et la conscience du riche ; elle accompagneroit le guerrier dans les batailles, le magistrat dans l'exercice de ses fonctions, le

(1) Belle expression de l'auteur du Poëme des Jardins.

législateur à la tribune ; elle rempliroit l'ame du pere de famille, lorsqu'il instruiroit ses enfans, et la certitude, qu'un jour la postérité prononceroit sur sa tombe, forceroit chaque citoyen à ne rien négliger dans sa conduite, pour mériter d'être absous par elle.

Telle seroit donc, Législateurs, la solemnité des funérailles: elle auroit un objet plus vaste que la fête des Ayeux que vous avez décrétée, mais elle atteindroit au même but.

La fête des Ayeux doit être touchante: c'est celle de la reconnoissance et de l'amour filial, et à Dieu ne plaise que je veuille rien diminuer de l'effet qu'elle doit nécessairement produire; je ne veux qu'en aggrandir le cercle et en accroître l'influence. Ce n'est pas seulement à la piété filiale que je demande ici des larmes; c'est à tous les sentimens de l'ame, c'est à l'intérêt national. Il faut que la patrie elle-même puisse pleurer sur la tombe de tous ses enfans, et que la mère, longtems aimée, qui a eu le malheur de survivre au fils, dont elle a soigné l'enfance, puisse venir à son tour, lui rendre les derniers devoirs.

Je ne voudrois pas que cette solemnité fût une fête simplement décadaire ; je la voudrois plus solemnelle, et peut-être ceux, qui m'auront lu penseront-ils qu'il en est peu qui doivent

être tout à la fois plus augustes et plus éclatantes. Je n'en tracerai pas ici le minutieux programme ; il est difficile d'intéresser, en offrant de nombreux détails; et dans les fêtes, il me semble qu'il faut se borner à indiquer d'avance des traits généraux, fixer ce qui doit déterminer principalement le caractère de la cérémonie, et abandonner ensuite à ceux, qui en seront les acteurs, le soin d'en improviser eux-mêmes les petites circonstances. C'est un tableau dont vous arrêtez l'ordonnance et le plan, mais dont vous laissez à d'autres qu'à vous le soin de tracer les ombres, et de colorer les diverses parties: sans cela, vous mettez la contrainte à la place du sentiment et du plaisir, et vous faites une fatigue de ce qui ne doit être qu'un amusement : sans cela, vous nous faites jouer une comédie quand nous voudrions nous livrer, d'après nous-mêmes, aux divers sentimens qui nous agitent. On peut très bien, dans les récits des fêtes passées intéresser par le tableau, plus ou moins animé, des diverses émotions, qui ont saisi les ames, mais on ne peut prévoir d'avance jusqu'où iront ces émotions; et les calculer, c'est les éteindre.

Cette observation doit s'appliquer, mais d'une manière plus particulière encore, aux commémorations historiques, aux anniversaires des brillantes époques de la gloire de la nation.

Les événemens à jamais célèbres qui ont fondé la liberté française, et qui en ont affermi l'empire, seront gravés trop profondément, dans le cœur des générations futures, pour qu'il soit nécessaire d'expliquer d'avance, les détails dont il faudra orner les solemnités, qui en porteront le nom.

Convoquez le Peuple pour ces fêtes, et vous en aurez suffisamment rappelé le caractère et le motif; déterminez le lieu et le tems qu'elles devront embellir de leur éclat, et vous en aurez compelttement tracé l'ordonnance et la marche.....

C'est là que la pompe des arts doit aggrandir encore, s'il se peut, le spectacle que vous présenterez aux hommes : c'est là, que la musique, et la poësie feront entendre, tour à tour, leurs accens mâles et fermes, et ceux par lesquels elles parviennent, le plus sûrement, à émouvoir et à toucher.

Des chants funèbres, honoreront la mémoire, à jamais illustre des fondateurs de la liberté française, et de ceux qui l'auront scellée de leur sang.

Les jeunes gens brûleront du desir de les imiter un jour; les vieillards verseront des larmes, en songeant qu'ils ne peuvent plus l'espérer : mais tous se réuniront dans un même esprit, pour jetter des fleurs sur leur tombe, et pour célébrer leurs exploits. Ainsi les Athéniens chantoient, dans toutes leurs fêtes, Harmodius et Aristo-

giton, dont le dévouement et le courage, en frappant les deux fils de Pisistrate, préparèrent l'affranchissement de leur pays, et méritèrent que leurs noms, transmis jusqu'à nous, avec les chansons patriotiques destinées à les honorer, reçussent encore, après trente siècles, les hommages d'une nation libre.

Je ne m'arrêterai pas d'avantage sur ces augustes solemnités, c'est au peuple à les consacrer lui-même ; je vois d'avance ses rassemblemens se former, et se presser avec joie, pour rappeler l'heureux souvenir de ces jours de courage et de gloire.

Mais je ne finirai point cet essai, sans parler de la fête des récompenses ; et quoiqu'il ne faille aux peuples libres, d'autre mobile pour la vertu, que le bonheur qu'elle fait gouter à ceux qui l'aiment et qui la pratiquent, il ne s'en suit pas pour cela, qu'elle doive rester sans distinction chez un peuple, qui en fait la base de son gouvernement et de ses lois.

Vous honorerez donc publiquement, et vous récompenserez avec éclat, tout ce qui peut être offert aux hommes, comme des exemples et des modèles.

Vous instituerez donc aussi la solemnité de la reconnoissance nationale, et cette fête sera,

tout à la fois, celle du génie et de la vertu: mais elle ne sera pas circonscrite dans l'enceinte d'une seule commune, la France entière sera son théâtre; tous les jours de l'année seront consacrés à en préparer la pompe auguste, et ces préparatifs seront eux-mêmes des fêtes et des solemnités.

Qu'il soit établi dans chaque Canton, un conseil de vieillards, nommés par le peuple: que ces conseils soient spécialement chargés de connoître et de recueillir toutes les actions qui, dans leurs contrées, auront droit à des distinctions et à des honneurs, et de leur décerner publiquement le juste prix qui leur sera dû.

Que ces actions soyent toutes celles qui ont pu être utiles à la patrie, quels qu'en soient la nature et l'objet. Il est plusieurs manières, sans doute, de la servir et de l'honorer; mais vous placerez au premier rang celles qui auront eu pour but de sauver la vie à des citoyens, en exposant courageusement la sienne, ou de maintenir la liberté du peuple.

Vous ne dédaignerez point toutefois la vertu paisible et modeste; que son obscurité même ajoute encore, s'il se peut, aux honneurs qu'elle a droit d'attendre: son éclat est moins brillant, mais son influence n'est pas moins sûre, ni son

effet moins précieux. Récompensez ces vertus simples et privées, dont le charme est de tous les instans, et le bienfait de toutes les heures : honorez le bon fils, le bon ami, l'épouse laborieuse et fidèle. Que la pudeur obtienne de vous, une rose, et l'innocence une couronne de fleurs : la féodalité a voulu quélquefois s'illustrer par de si saintes récompenses ; mais les dons d'un monstre sont empoisonnés comme lui, et c'est à la liberté seule, à se montrer généreuse et juste. Proclamez l'homme bienfaisant, qui, dans la pauvreté même, aura recueilli la vieillesse, ou l'enfance délaissée ; celui qui aura enrichi son pays d'une découverte utile, naturalisé sur son territoire, un nouveau genre de culture, ou fait germer une plante inconnue jusques alors, à l'inexpérience de l'Agriculteur.

Que chaque année, au mois Germinal, le conseil des vieillards se rassemble, fasse convoquer lui-même le peuple, et proclame en sa présence, l'action qu'il aura jugée la plus digne d'être récompensée par lui.

Que l'énoncé de son jugement soit accompagné de ses motifs, afin que l'ame des citoyens puisse être nourrie et touchée par ce saint amour de la vertu, et élevée au dessus d'elle, par la sublimité des grands exemples.

Que la Représentation Nationale se fasse rendre un compte exact de ces Solemnités particulières : qu'elle examine avec attention, qu'elle compare avec soin et les décisions, et les faits qui les auront motivées ; et qu'elle couronne elle-même au nom du Peuple tout entier, dans la plus pompeuse des cérémonies publiques, le citoyen qui aura mérité le mieux la reconnoissance de la patrie.

Je voudrois que, dans la même fête, on décernât les honneurs du triomphe aux armées victorieuses, aux généraux, dont les talens et la bravoure auroient su guider leur courage, et honoré les armes françaises.

Je voudrois que tous les hommes qui, dans quelque place que ce soit, et par une longue suite de travaux, auroient bien servi la République, fussent ainsi remerciés par elle ; je voudrois voir récompenser tous les talens, et toutes les vertus, afin qu'ils fussent excités encore, et multipliés au milieu de vous, par cet éclat régénérateur, dont vous saurez les décorer.

Vous avez décrété qu'une colonne seroit élevée dans l'enceinte de ce monument, destiné à recevoir les restes sacrés des grands hommes de la République ; et vous avez voulu que l'on y pût lire les noms de ceux qui auroient droit à

l'estime des siècles : gravez-y donc dans cette journée, celui de l'homme de génie, dont les conceptions immortelles, auroient instruit ou honoré la France ; celui de l'artiste, dont les monumens éterniseroient la mémoire ; celui de l'agriculteur, dont les longs et constans travaux auroient mérité cette distinction ; celui enfin de tout homme qui, par quelque découverte utile, auroit accru la masse de nos connoissances, et préparé quelque nouveau moyen au développement de la prospérité publique.

Choisissez aussi ce grand jour, pour transporter dans ce dernier azile de la gloire, les cendres illustres de ceux qui auroient déjà été jugés dignes de l'apothéose de la Liberté. Que la pompe de cette solemnité sainte soit encore embellie par celle de l'époque à laquelle vous l'aurez fixée ; et que tout contribue et s'empresse pour imprimer à de si grands honneurs, la majesté qui leur convient !

Je ne voudrois pas que les récompenses que vous décerneriez alors, pussent jamais être pécuniaires : ce seroit le jour de la véritable gloire, et elle ne doit pas être souillée par des jouissances, qui n'émaneroient pas d'elle seule. Il est tems, sans doute, de restituer aux signes les plus simples et les plus modestes, l'honneur d'en être le simbole et le

gage : il est tems de leur rendre tout leur charme et tout leur pouvoir. Mais vous sentirez que l'indigent, qui aura été jugé ainsi avoir bien mérité de la patrie a droit à être nourri par elle, et qu'il faut que la vieillesse, justement honorée par l'éclat de ces distinctions, puisse s'écouler doucement à l'abri des besoins et de l'inquiétude.

Ah! ne croyez pas que cette fête puisse dégénérer jamais en une vaine cérémonie : ne croyez pas qu'elle soit inutile au développement du courage, du génie et de la vertu. Songez à la pompe qui l'embelliroit, à l'éclat dont vous pourriez l'environner, à l'enthousiasme qu'elle feroit naître ; et voyez l'émulation des grandes ames s'enflammer encore à l'aspect des récompenses qui seroient offertes. Bientôt cette solemnité seroit la fête de l'Europe ; bientôt l'Univers vous accorderoit l'initiative de la gloire ; et comme les hommes que vous présenteriez à son admiration, seroient aussi les bienfaiteurs de l'humanité toute entière, il attendroit avec empressement, la proclamation que vous en feriez, pour l'adopter, et la répéter depuis un pôle jusqu'à l'autre.

La gloire est la passion des ames libres, parce-qu'elles ne sont point comprimées, et que l'énergie républicaine développe et semble accroître encore les grandes pensées et les grands sentimens. Le desir

de la mériter, est le mobile des grandes actions: il est lui-même une vertu; il prend sa source dans l'estime que l'on accorde à ses semblables, et cette estime devient, avec la fraternité, le plus ferme appui des Républiques. Le despotisme doit l'éteindre, parce qu'il anéantit tous les sentimens généreux, et qu'il ne s'environne que de l'égoïsme et de la vanité: le despotisme doit le remplacer, par cette soif insatiable des faveurs, et des récompenses, qui ne dirige pas les hommes, vers ce qui est grand, ou vers ce qui est juste, mais vers ce qui peut obtenir le plus sûrement des dignités et des richesses. L'homme qui vit sous la tyrannie dédaigne ou méconnoit la gloire: s'il est vicieux, que lui importe tout ce qui ne plaît pas à son maître, puisque c'est de son maître seul qu'il peut obtenir ce qu'il souhaite? S'il ne l'est pas, que lui importe encore l'opinion d'un troupeau d'esclaves? Elle n'est pas pure à ses yeux, et elle ne peut toucher son cœur.

Mais, dans un gouvernement libre, où tous les citoyens sont égaux, où l'estime est le prix des vertus; et où chacun doit trouver dans le suffrage de ses frères, la récompense des plus grands exploits, il n'est rien qu'on ne puisse tenter pour le mériter et pour l'obtenir: c'est ce desir qui est le mobile des ames véritablement géné-

reuses ; c'est lui qui excite le courage ; c'est lui qui prépare à la vertu ; c'est lui qui inspire ces sentimens qui, dans les Républiques anciennes, enfantèrent tant de miracles ; c'est lui qui fit naître tous les grands hommes, dont le souvenir nous pénètre encore d'admiration, et de respect.

Ciceron aimoit la gloire, et Ciceron sauva son pays : cette passion sut l'élever au-dessus de tous les dangers qui se pressoient autour de lui; et ce fut parce qu'il lui fut fidèle, qu'il conserva la liberté de Rome, prête à s'anéantir pour jamais.

Dans une solemnité semblable à celle que je vous demande, les Grecs couronnèrent Eschiles: Sophocles, jeune encore, fut le témoin de son triomphe ; et le cœur, vivement touché par un spectacle aussi ravissant, embrâsé du feu du génie, il s'élança dans la carrière, où l'on recueilloit tant de gloire, et des chefs-d'œuvres immortels furent le prix de son audace.

Que l'amour de la gloire donc, puisqu'il doit naître au milieu de vous, soit l'un des moyens que vous employerez ; qu'il aggrandisse, à votre voix, la carrière ouverte au génie, au vrai courage, à la vertu ; que vos récompenses et vos encouragemens, que le spectacle offert par vous, d'une

nation généreuse et juste, et digne appréciatrice de tous les genres de mérite, donnent à tous les citoyens, l'élévation et l'énergie qui sont nécessaires à l'accomplissement des hautes destinées, que vous êtes chargés de leur préparer.

Ainsi, Législateurs, vous aurez fait naître de grandes actions, et de grands ouvrages; et la postérité vous devra les nombreux modèles qu'elle s'empressera d'imiter : vous aurez fondé les mœurs publiques, avec la liberté qu'elles défendent; vous les aurez fixées par vos institutions; vous les aurez embellies de tout ce qui peut épurer l'ame, et former le cœur; et vous aurez naturalisé, parmi nous, tout ce qui peut aggrandir le cercle des créations de l'esprit, en dirigeant vers l'accroissement de la félicité générale, la pratique de tous les préceptes de la morale et de la raison, et les résultats les plus précieux de toutes les méditations humaines.
